

DIX-SEPT ANS

CHEZ

LES SAUVAGES

AVENTURES

DE

NARCISSE PELLETIER

PUBLIÉES

PAR C. MERLAND

AVEC PORTRAIT, FAC-SIMILE, MUSIQUE & DESSIN D'ARTISTE

SE VEND AU PROFIT DE N. PELLETIER

PARIS

E. DENTU, EDITEUR

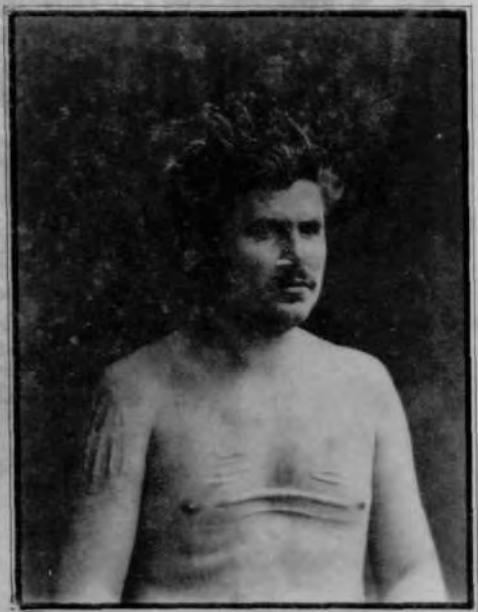
Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAI NATIONAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÈANS

XXX

Unfue p. 95-96

NARCISSE PELLETIER



Impressions Photo-Mécaniques.

Quai Voltaire, 13.

NARCISSE PELLETIER

Photographie par Peigné, Nantes.

DIX - SEPT ANS CHEZ LES SAUVAGES

NARCISSE PELLETIER

NOTICE

PAR

C. MERLAND

Avec portrait, Fac-simile, Musique et Dessin d'armes

SE VEND AU PROFIT DE N. PELLETIER

PRIX : 2 FRANCS

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Palais-Royal, 15-17-19, Galerie d'Orléans.

1876

INTRODUCTION

« Avis aux romanciers, aux dramaturges et aux conférenciers » ; tels étaient les derniers mots d'un article qu'on lisait, il y a quelques mois, dans une publication très-répandue, à propos du retour prochain en France de Narcisse Pelletier. L'*Univers illustré* me permettra de ne point répondre à son appel. Dans la circonstance présente, je crois que la vérité pure offre plus d'intérêt que les rêves de l'imagination et les scènes les plus émouvantes de l'art dramatique. Ayant eu seul, jusqu'à ce jour, l'avantage de lire les notes prises par Pelletier lui-même, d'avoir eu avec lui de longs entretiens sur les dix-sept années qu'il a passées sur une terre de sauvages, je n'ai d'autres prétentions que de lui prêter le secours de ma plume. Je ne m'écarterai point des communications qu'il m'a faites; je m'étudierai à conserver la simplicité de son récit, sans trop m'abandonner aux réflexions qu'il peut suggérer, sans beaucoup y ajouter. Je me bornerai le plus souvent à mettre un peu d'ordre dans des notes confuses et des conversations décousues. Sans doute, le sujet

comporterait des embellissements littéraires; sans doute, la science pourrait y trouver sa place; mais, en voulant donner quelque éclat au tableau, ne m'exposerais-je point à en dénaturer les couleurs? en traitant de questions de géologie et d'histoire naturelle, en voulant faire la faune et la flore d'un pays inconnu, ne devrais-je pas craindre de m'appuyer sur des données inexactes et incertaines? Ma seule ambition se borne donc à rester un fidèle narrateur, ou mieux encore, un simple sténographe et un modeste copiste; tâche bien humble assurément, mais qui présente l'avantage peu commun d'offrir aux esprits sérieux la vérité dégagée de toutes les enjolivures qui l'altèrent trop souvent.

— Mais cette vérité, me dira-t-on, êtes vous bien sûr de l'avoir rencontrée dans la bouche de Pelletier? Votre bonne foi n'a-t-elle point été trompée? Aux récits qui vous ont été faits, ne s'est-il point mêlé l'erreur et la fable? N'avez-vous point eu affaire à un conteur, comme le sont souvent les gens qui viennent de loin?

Eh bien, je crois pouvoir rassurer complètement ceux qui pourraient avoir de telles inquiétudes. Pelletier a bien vu, bien observé; sa mémoire paraît sûre et fidèle; il ne cherche point à appeler l'attention sur sa personne; il a énergiquement refusé de monter sur les planches pour en faire l'exhibition, bien qu'on lui ait assuré qu'il pourrait en tirer grand profit. Doué d'une nature simple et d'un carac-

tère timide, il parle avec une candeur qui touche à la naïveté; il suffit de l'avoir vu et de l'avoir entendu, pour être convaincu que le mensonge ne sort point de sa plume et ne découle point de ses lèvres.

Dix-sept années d'une vie matérielle et animale n'ont point éteint dans son âme les bons sentiments que, dans son enfance, il avait puisés au foyer domestique; ils ont pu sommeiller quelque temps au milieu de peuplades sauvages, mais aussitôt qu'il a été en contact avec les hommes civilisés, ils se sont réveillés avec une énergie nouvelle. A l'intérêt que présente son récit, s'ajoute donc l'intérêt qui s'attache à sa personne.

NARCISSE PELLETIER

CHAPITRE 1^{er}.

Première année de navigation de Narcisse Pelletier. — En 1858 il s'embarque sur le *Saint-Paul* pour un voyage de deux ans. — Arrivée à Bombay, à Hong-Kong. — Départ pour Sidney. — Naufrage sur l'île Rossel.

Narcisse Pelletier est né à Saint-Gilles-sur-Vie, département de la Vendée, le deux janvier mil huit cent quarante-quatre. Ses parents, honnêtes artisans de cette petite ville, prirent grand soin de sa première enfance et déposèrent dans son âme les bons principes dont ils étaient animés. Lorsqu'il commença à grandir, ils voulurent que son esprit ne restât pas inculte; son temps se passa au foyer domestique, où il recevait l'éducation de la famille, et à l'école communale, où l'instruction primaire lui était donnée. Quand il sut lire, écrire et compter, quand il posséda quelques éléments d'histoire et de géographie, ils songèrent à lui donner un état.

Elevé en face de l'Océan, au milieu d'une population de marins, écoutant avec un vif intérêt le récit de leurs lointains voyages, il résolut lui aussi de parcourir l'immensité des mers, et de juger par ses propres yeux des merveilles qu'on lui racontait.

Sa treizième année n'était pas encore accomplie, quand, le 12 mai 1856, il s'embarqua aux Sables, en qualité de mousse, sur le sloop *l'Eugénie*. Son premier voyage dura cinq mois. Le 15 octobre de la même année il débarqua à Luçon. Deux mois après, il passa à bord de la *Reine des mers*, mouillée dans le port de Bordeaux. Le 24 mai, le navire partit pour Trieste et revint en France après avoir visité les côtes de l'Illyrie; il entra dans le port de Marseille le 29 juillet 1857.

Tout n'est pas rose pour un enfant qui, des douceurs qu'il trouvait à la maison maternelle, passe au rude métier de la mer. Sa santé, les premiers jours, se ressent vivement de l'influence d'un nouvel élément; puis il faut se soumettre à une discipline sévère, quelquefois brutale, se livrer le jour à un travail tout nouveau, veiller une partie des nuits, prendre bien garde à ne pas se laisser aller au sommeil, dans la crainte de corrections qui laissent quelquefois leur empreinte après elles.

Plus que tout autre, Narcisse Pelletier en fit la rude épreuve. Le second de la *Reine des mers* ne se contenta pas des admonestations et des

châtiments ordinaires il lui fit, d'un coup de couteau, une cruelle blessure.

Après un pareil acte de brutalité, il n'était pas possible à Pelletier de rester à bord d'un navire où l'on usait de tels procédés. Aussitôt que la *Reine des mers* eut touché terre, il abandonna son bord pour s'embarquer sur le *Saint-Paul*, commandé par le capitaine Pinard.

Cette fois, ce n'était pas d'un voyage de quelques mois qu'il s'agissait, celui-ci devait être bien plus long; mais personne ne pouvait supposer que l'absence de Pelletier serait de dix-sept années. Le *Saint-Paul* partit pour Bombay, avec un chargement de vins; de cette ville il fit voile pour Hong-Kong, où il allait remplir une mission d'une autre nature. Les mines d'or de Sidney étaient pour les Anglais une source de grandes richesses; mais, les bras manquant pour leur exploitation, c'est à la Chine qu'ils en demandaient. Le capitaine Pinard fit appel aux intérêts des habitants du Hong-Kong, leur présenta tous les avantages qu'ils pourraient tirer de travaux que les Anglais rémunéraient largement, et finit par recruter trois cent dix-sept coolis, qui se laissèrent séduire par l'appât d'une fortune prochaine. Pour cette opération, il avait fallu un mois, pendant lequel Pelletier était resté à bord sans jamais mettre le pied à terre.

Les Chinois furent entassés les uns sur les autres, et le *Saint-Paul* partit, l'équipage faisant entendre les chants les plus joyeux. Jusque-là

tout s'était bien passé; le voyage avait été des plus heureux, et aucun mauvais présage ne pouvait jeter l'inquiétude dans les esprits. Malheureusement un calme plat vint retarder et presque enrayer la marche du *Saint-Paul*. A bord, les provisions en vivres n'étant pas aussi abondantes qu'il l'aurait fallu pour nourrir toutes les bouches qui s'y trouvaient, force fut d'en diminuer la consommation, au grand mécontentement des coolis.

Quand le *Saint-Paul* se trouva en vue des îles Salomon, les sauvages du pays se jetèrent en grand nombre dans des pirogues, et s'en approchèrent. Malgré les signes amicaux qu'ils faisaient, nos marins, qui connaissaient leurs ruses et leur perfidie, n'étaient pas tranquilles, et se tenaient sur leurs gardes. Ces appréhensions n'étaient pas fondées; seulement, au lieu de provisions plus solides que les Français auraient été heureux de se procurer, les noirs ne leur apportèrent que des coquillages, qu'ils payèrent en mouchoirs et objets d'autre nature.

Cette faible ressource fut bien vite épuisée, et, comme le *Saint-Paul* était encore loin du terme de son voyage, il fallut diminuer de plus en plus la distribution des vivres. Les Chinois furent donc mis à la demi-ration. Une pareille mesure, que justifiait trop bien la nécessité des circonstances, fut très-mal accueillie par eux, ils poussèrent des cris furieux et menacèrent les Français d'une révolte. Que pouvait faire un

équipage composé de vingt hommes seulement contre plus de trois cents forcenés? Le capitaine prit son parti résolument. Il devait doubler les îles Salomon : pour abréger sa route, il se décida, bien qu'elle fût moins sûre, à passer entre les îles et l'archipel de la Louisiade.

Le temps avait changé; au calme avaient succédé de grosses vagues; un brouillard épais enveloppait le *Saint-Paul*, lui dérobait la vue du soleil, et ne permettait pas de faire le point. Trois jours se passèrent ainsi, sans que le capitaine pût bien connaître s'il était loin ou près de la terre.

Il croyait pourtant avoir dépassé l'archipel de la Louisiade et faisait force de voiles, quand le *Saint-Paul* vint heurter contre un banc de corail situé en vue de l'île Rossel, île qui fait partie de l'archipel. On trouve le récit de ce naufrage dans le *Tour du Monde*, année 1861, 2^e semestre, page 81. Mais, comme il n'est pas entièrement conforme à celui que nous en a fait Pelletier, qu'il a été écrit en quelque sorte sous la dictée du capitaine Pinard, que Pelletier nous inspire toute confiance, il nous sera permis de le reprendre, en nous appuyant uniquement sur la version du jeune marin.

Il était une heure de la nuit; Pelletier était de quart avec le second; le capitaine dormait profondément. Une montagne se trouvait en face: elle fut prise pour un grain. Le capitaine en ayant été prévenu, eut la même pensée. Il ordonna de

carguer les voiles, les perroquets, les cacatois, dans la prévision d'une pluie prochaine. Dans ce moment, on aperçut le rocher, sur lequel venait se briser la lame. Le capitaine veut virer de bord: il était trop tard; son navire vient s'y heurter. Au bruit du choc, tous les passagers s'éveillent, montent sur le pont, font grand bruit et, dans leur effroi, perdant la tête, gênent les manœuvres, qui bientôt deviennent impossibles. Une baleinière, mise à l'eau par le capitaine, est emportée et se brise contre le rocher. Il fallut attendre, au milieu des plus grandes angoisses. Au jour, le *Saint-Paul* s'étant mis de travers, les embarcations, une chaloupe et deux canots, purent prendre la mer.

A l'aide de ces embarcations, il devint possible de transporter tous les coolis sur un îlot voisin; l'équipage ne s'y réfugia qu'après que le dernier passager y eut pris pied.

On était en face de l'île Rossel, et l'on apercevait parfaitement les naturels, qui, rassemblés au nombre de dix seulement, faisaient aux naufragés des signes amicaux. Ces hommes avaient un aspect tout particulier. Noirs, dans un état de nudité complète, les oreilles traversées par des cylindres de bois, la cloison du nez aussi traversée par un coquillage, une des dents de devant manquant, les autres, ainsi que les lèvres, noircies par l'usage du bétel, — un composé de noix d'arec et de feuilles de poivrier, qu'ils mâchent longtemps, avant d'ajouter à son action

en portant sur leurs gencives une épaisse bouillie de chaux, — ils ressemblaient bien plus à des êtres infernaux qu'à des êtres humains. Effrayés d'abord par les cris des Chinois, ils n'avaient pas tardé à se rassurer en voyant que c'étaient des cris de détresse et non des cris de menace.

Toutes les tentatives pour remettre le *Saint-Paul* à l'eau étaient devenues inutiles; à chaque instant, il éprouvait de nouvelles avaries, et l'on ne pouvait plus rester à son bord sans courir les plus grands dangers. La nuit qui suivit, ce navire fut complètement brisé.

Quoiqu'ils ne fussent nullement rassurés par les démonstrations amicales qui leur étaient faites, puisqu'ils voyaient maintenant qu'ils avaient devant eux une île de la Mélanésie, c'est-à-dire qu'ils se trouvaient en présence des peuplades les plus inhospitalières du monde, le capitaine et l'équipage descendirent à terre. La nécessité les y forçait. On n'avait pu arracher aux débris du naufrage que quelques barils de farine, réduite en pâte par l'eau de mer, un peu de viande salée et des boîtes de conserves en très-petit nombre; de plus, l'eau douce leur manquait complètement. Pour se défendre, en cas d'attaque, ils étaient munis de poudre et de fusils, mais ils n'avaient pas de capsules.

Le capitaine débarqua avec son équipage non loin d'un ruisseau et y établit son campement; de là il pouvait voir les Chinois restés sur l'ilot.

Tant qu'ils ne furent qu'en petit nombre, les sauvages, loin de montrer des dispositions hostiles, apportèrent aux naufragés des cocos et quelques autres provisions alimentaires; mais, la nuit, ayant fait de nombreuses recrues, ils se décidèrent, quand ils se virent les plus forts, à attaquer ceux auxquels tout d'abord ils avaient tendu une main secourable; ils profitèrent pour cela du moment où le capitaine, avec huit ou neuf de ses hommes, portait de l'eau aux Chinois. Armés de pierres de basalte, les seules armes qu'ils connaissent, ils se précipitèrent sur les quelques malheureux qui restaient à terre. Le combat ne fut pas long, ou plutôt il n'y eut pas de combat. Enveloppés de tous côtés, ils furent tués ou faits prisonniers. Seuls, Pelletier et un novice échappèrent à leurs coups. En voyant que toute défense était impossible, ils se précipitèrent dans l'eau, et, ne sachant pas nager, ils marchèrent vers l'îlot, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les sauvages les aperçurent et leur lancèrent des pierres; une de ces pierres atteignit Pelletier à la tête. Pendant ce temps-là, des pirogues cherchaient à leur couper la retraite. Ils allaient être victimes de la férocité des sauvages, quand une embarcation que montait le capitaine, les recueillit et les conduisit sur l'îlot. Ils y arrivèrent sans être accompagnés des autres marins du campement, au grand étonnement des Chinois, qui ne savaient pas quel avait été leur triste sort.

Enhardis par ce premier succès, dévorant des yeux ceux qu'ils espéraient dévorer réellement, croyant qu'ils n'avaient aucun moyen de défense, les sauvages s'avancèrent contre l'îlot, les uns à la nage, les autres dans des pirogues. Ils étaient si nombreux que la mer en était toute noire.

Leur espoir fut déçu. A l'approche de l'ennemi, les marins, bien résolus à vendre chèrement leur vie, enlevèrent les cheminées des canons de leurs fusils, et pendant que l'un, portant son arme à l'épaule, ajustait celui qui s'approchait, un autre, un tison à la main, y mettait le feu. La fusillade, dans ces conditions, ne devait être ni bien vive, ni bien meurtrière; elle suffit cependant pour mettre en déroute des hommes que l'explosion d'une arme à feu jetait dans la plus grande terreur.

Le danger était éloigné; il était loin d'être conjuré. Presque sans ressources sur un îlot où les marins et les coolis étaient exposés à mourir de faim, n'étant pas en force pour attaquer les sauvages qui faisaient bonne garde, le capitaine Pinard n'avait qu'un parti à prendre : il fallait abandonner les Chinois sur l'îlot, aborder les possessions anglaises les plus voisines, implorer leur secours, et revenir à la hâte à la recherche des malheureux qu'on allait laisser dans le plus grand dénûment. Il est dit, dans le *Tour du monde*, que, cette résolution prise, elle ne fut mise à exécution qu'avec l'agrément des Chinois.

Pelletier affirme le contraire, il assure que ce fut à leur insu, et pendant qu'ils étaient plongés dans le sommeil, que ce qui restait de l'équipage monta dans la chaloupe. Lui-même n'avait été informé de rien ; mais en voyant ce qui se passait, il s'élança à son bord, et partit avec ses camarades.

Le capitaine Pinard avait laissé aux Chinois la plus grande partie des vivres avariés qu'on avait pu sauver du naufrage, ainsi que les fusils et les quelques munitions qu'on en avait recueillis, faibles ressources, qui ne pouvaient, quelques privations qu'ils s'imposassent, les empêcher de mourir de faim que pendant une semaine au plus, qui ne leur permettaient pas non plus de tenter une descente sur la côte, et d'obtenir par la force les substances alimentaires qui leur manquaient.

Que devinrent ces infortunés ? Succombèrent-ils à leur fatale destinée ou échappèrent-ils à leur triste sort ? Cette fois, nous trouvons dans le *Tour du monde* le récit fidèle de ce qui leur arriva ; nous allons en donner un résumé succinct, nous réservant, dans le chapitre suivant, de reprendre celui que nous n'abandonnons que pour quelques instants.

Le 11 octobre, le *Prince of Danemark* recueillait à son bord les six hommes qui restaient de l'équipage du *Saint-Paul*. Voici ce qui leur était arrivé.

Six jours auparavant, croyant qu'un flot qu'ils

venaient d'aborder était inhabité, ils avaient halé leur chaloupe sur la grève, et en étaient descendus pour y passer la nuit. Quels ne furent pas leur surprise et leur effroi, quand, le lendemain, en s'éveillant, ils n'aperçurent plus de chaloupe ! Ils comprirent bien vite, en voyant coupée la bosse qui l'attachait au rivage, que sa disparition ne tenait point à un coup de mer ou à un autre accident, mais que des mains étrangères en étaient seules coupables. Bientôt des indigènes s'avancèrent, les firent prisonniers, les dépouillèrent de leurs vêtements et les emmenèrent avec eux sur le continent. Gardés à vue dans un campement, ne recevant qu'une nourriture insuffisante et des plus frugales, ils étaient loin d'être tranquilles, quand le *Prince of Denmark* apparut à leur vue.

Aux signaux qu'ils firent, le capitaine MacFarlane qui le commandait, comprenant qu'ils étaient prisonniers des sauvages, s'empressa de se rendre à l'appel qui lui était fait ; il traita de leur délivrance, et, moyennant rançon, obtint même que la chaloupe leur fût rendue.

Par suite de circonstances qu'il est inutile de rapporter, le *Prince of Denmark* n'arriva à Fort-de-France que le vingt-cinq décembre mil huit cent cinquante-huit.

Deux jours après, un navire, ayant à son bord le capitaine Pinard, en partait pour recueillir les malheureux naufragés. Mais plus de trois mois s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient été

abandonnés, et une grande inquiétude tourmentait tous les esprits. Elle n'était que trop bien fondée. Le cinq janvier mil huit cent cinquante-neuf, les Français étaient près de l'île Rossel, et apercevaient, sur le récif où le *Saint-Paul* avait fait naufrage, son beaupré et sa poupe. Sur l'îlot régnait le silence de la mort.

Des recherches y firent bientôt découvrir les restes de deux cadavres que recouvraient des cailloux et les débris de coquillages dont les Chinois s'étaient nourris.

Le lendemain, le commandant, ayant reconnu une rivière navigable, y vint jeter l'ancre, puis, armant en guerre quelques embarcations, il donna ordre à ceux qui les montaient de se mettre en communication avec les indigènes, d'agir avec une grande prudence, de prendre toutes les informations possibles, de tâcher enfin de sauver ceux qui avaient pu échapper à la terrible catastrophe du *Saint-Paul*.

Malgré les signes d'amitié qu'ils leur faisaient, les indigènes, à l'approche des Français, s'enfuyaient effrayés, abandonnant même leurs pirogues, que ceux-ci se donnaient bien garde de détruire.

Comme ils remontaient toujours la rivière, nos marins aperçurent un jeune homme nu, plongé jusqu'à mi-corps dans l'eau, qui, sans proférer un seul mot, leur faisait des signes de détresse et de ralliement.

Cette manière de faire, si contraire à celle

des naturels qu'ils avaient rencontrés jusque-là, leur fit penser qu'ils se trouvaient en présence d'un des naufragés du *Saint-Paul*.

C'était en effet un pauvre cooli, qui, aussitôt qu'il eût été recueilli par les nôtres, fit connaître, par un mot, le dénouement lamentable du drame auquel il avait échappé : *All dead!* (tous morts), s'écria-t-il; puis, à l'aide de signes et de quelques mots prononcés en anglais, il fit comprendre que lui et quatre de ses compagnons, dont l'un, croyait-il, était le maître charpentier du *Saint-Paul*, étaient les seuls survivants du massacre des blancs.

Connaissant toute la fourberie, la mauvaise foi et la cruauté des sauvages, les naufragés étaient restés sur leur îlot, tant qu'ils avaient pu trouver quelques aliments pour les nourrir. A l'aide de procédés ingénieux, ils étaient parvenus à se procurer de l'eau potable en recueillant celle qui leur tombait du ciel et la conservant dans des réservoirs improvisés. Ils avaient aussi emprunté leur nourriture aux bancs de coquillages qui touchaient l'îlot. Mais il vint un jour où tout leur manqua à la fois. Deux de ces malheureux étant morts de faim (ceux sans doute dont on avait trouvé les cadavres) et les autres étant menacés du même sort, il fallut bien répondre à des avances qu'on n'acceptait qu'avec une extrême réserve.

Les sauvages se présentaient à l'îlot en amis, n'emmenaient à la fois que trois ou quatre coolis,

et, quand ils les avaient placés dans un lieu où les regards de leurs frères ne pouvaient pas pénétrer, et d'où leurs cris n'étaient pas entendus, ils les massacraient avec un raffinement de cruauté horrible ; pour attendrir leur chair, pour la rendre plus succulente, ils les tuaient à coups de bâton, massant de cette manière toutes les parties de leurs corps.

C'est ainsi que, successivement et à mesure de leurs besoins, ils sacrifièrent tant de victimes. Cinq hommes seulement, ayant été adoptés par des chefs, échappèrent à la mort.

Quelque indignation qu'ils ressentissent de cette féroce sauvagerie, les Français ne laissèrent point éclater leur colère : ils avaient trop à cœur de sauver les malheureux dont l'existence venait de leur être signalée, pour ne pas dissimuler jusqu'à la fin.

Leur embarcation descendait la rivière pour rejoindre le navire, mouillé à son embouchure, quand tout à coup ils furent assaillis par une grêle de pierres qu'accompagnaient des clameurs affreuses. Dans la crainte d'un abordage, ils se jetèrent sur leurs armes blanches, leurs fusils et leurs pistolets. Après quelques coups de feu, les sauvages, qui s'étaient cachés derrière des arbres pour éviter l'atteinte des projectiles, s'enfuirent en redoublant leurs hurlements. Nos hommes voulaient bien les poursuivre, mais, en approchant de son bord, la rivière cessait d'être navigable, et, l'ordre du com-

mandant de ne pas s'aventurer dans une impasse étant formel, ils durent remettre au lendemain le soin de la vengeance. Des cris répétés, mêlés aux sons que produisaient les sauvages en soufflant dans une conque marine dont ils avaient fait une trompe, se firent entendre toute la nuit. Il était évident que c'était un appel aux armes, et que les anthropophages voulaient réunir toutes leurs forces pour l'attaque du lendemain.

Dans cette prévision, nos marins remontèrent de nouveau la rivière, bien décidés cette fois à exercer de terribles représailles, si les sauvages osaient prendre l'offensive.

Une des embarcations vint mouiller non loin d'un village où la veille on avait fait des tentatives d'entente qui n'avaient pas abouti. Attaqués, quand ils se préparaient à les renouveler, les hommes qui avaient mis pied à terre, gagnèrent leur bateau, et, rejoignant les autres embarcations, se dirigèrent du côté opposé. L'accueil qu'ils y reçurent fut loin d'être amical, mais ne prit pourtant pas tout d'abord le caractère de l'hostilité. Quoi qu'on fit pour que les sauvages rendissent les prisonniers du *Saint-Paul*, il fut impossible de les amener à composition.

En voyant que toutes nouvelles démarches resteraient vaines, le capitaine ne songea plus qu'à venger dans leur sang le massacre dont ils s'étaient rendus coupables.

Comme les embarcations se dirigeaient vers

un village qui était en vue, l'ennemi, du rivage où se trouvait ses forces, lança sur elles, avec le bras, des pierres qui ne firent pas grand mal à ceux qui les montaient. Pendant ce temps, d'autres sauvages, une pique à la main, faisaient des gestes de défi, et leurs femmes, furieuses, frappant l'eau avec de longues perches et poussant des cris qui n'avaient rien d'humain, semblaient dire aux hommes qu'il ne fallait faire aucun quartier.

Les Français alors s'armèrent de leurs fusils, et, démasquant une pièce d'artillerie, firent feu sur leurs agresseurs.

Au bruit de cette détonation, les sauvages, effrayés, prirent la fuite, un cri de détresse remplaçant les cris de provocation qu'ils faisaient entendre quelques minutes auparavant; puis ils s'enfoncèrent dans les bois, sans que désormais on pût en apercevoir un seul.

Les Français débarquèrent au nombre de vingt hommes et se mirent inutilement à leur poursuite, ils ne purent pas les atteindre. Ils portèrent alors leurs investigations dans toutes les habitations du village, pensant, à la vue d'une croix peinte sur une tige qui traversait l'extrémité d'une perche fixée en terre, que ce village avait pu servir de prison aux naufragés et qu'ils y étaient peut-être encore. Leurs recherches furent infructueuses; seulement ils trouvèrent, entassés dans des greniers, tous les vêtements des Chinois massacrés, vêtements dont ils s'empa-

rèrent. Ne pouvant pas se venger autrement, ils mirent alors le feu à toutes les cabanes du village, que l'incendie dévora en quelques instants.

L'expédition paraissait terminée sans avoir eu le résultat désiré; pourtant, avant de partir, les marins se portèrent de l'autre côté de la rivière, sans grande espérance d'être plus heureux. Ils ne virent personne; des gémissements lointains vinrent seuls frapper leurs oreilles. Les embarcations regagnèrent alors le navire, qui prit le large et fit voile pour Sidney.

Que sont devenus les quatre malheureux dont vainement on avait tenté la délivrance? Nul ne peut le dire, mais il y a bien lieu de craindre que les efforts faits pour les sauver n'aient eu un résultat tout opposé. Ce serait un miracle en effet qu'avec leur naturel vindicatif et cruel, les sauvages, dans leur colère, n'eussent pas fait subir d'affreuses tortures à ceux qu'ils avaient épargnés jusque-là.

Maintenant faisons un retour en arrière et reprenons Pelletier au moment où il monte dans la chaloupe du *Saint-Paul*.

CHAPITRE II.

Arrivée à Flattery. — Pelletier abandonné sur cette terre. — Son désespoir. — Rencontre d'un naturel, qui l'adopte pour fils.

La chaloupe partit avec le reste de l'équipage du *Saint-Paul*, qui ne se composait que de neuf

hommes seulement. Quoique réduite de plus de la moitié de son personnel, les vivres qu'elle emportait à bord étaient bien insuffisants pour une traversée de près de trois cents lieues. Ils consistaient en une douzaine de boîtes de conserves, quelques kilogrammes de farine et une petite provision d'eau que contenaient trois paires de bottes de mer; le reste et les deux baleinières étaient abandonnés aux Chinois.

Au jour, la chaloupe était dans un détroit en vue d'une île qu'elle aborda. L'équipage put s'y procurer une certaine quantité de coquillages. A trois heures du soir, elle reprit la mer et vogua un peu à l'aventure vers le sud, sans apercevoir aucune voile.

Au bout de deux ou trois jours, la petite quantité de denrées alimentaires que les marins avaient emportée se trouvait presque épuisée, il ne restait qu'un peu de farine, dont ils composaient une pâte avec de l'eau salée, pâte qu'ils faisaient sécher au soleil avant de s'en nourrir. Bientôt les souffrances de la faim commencèrent à se faire sentir. Pour apaiser ce besoin impérieux, le ciel leur vint en aide. Des oiseaux épuisés de fatigue s'appuyaient à bord et se laissaient prendre à la main; mais comme les marins n'avaient point de feu, c'était encore à l'astre qui nous éclaire qu'était confié le soin de les rôtir. Seulement il lui fallait pour cela beaucoup plus de temps qu'on n'en met d'ordinaire, quand la cuisson du gibier est confiée à un four

neau ou à la broche d'un foyer. Après les avoir plumés, nos pauvres affamés les exposaient pendant trente heures aux ardents rayons du soleil, et c'est quand ils étaient bien desséchés plutôt que cuits, qu'ils se les ingéraient dans l'estomac. N'ayant point d'engins pour la pêche, ils ne pouvaient se procurer les poissons que la mer nourrit dans son sein.

Pourtant ils auraient prolongé leur existence sans descendre à terre, si l'eau douce n'était pas venue à leur manquer complètement. Réduits, pour étancher leur soif, à boire de l'eau de mer et même de l'urine, ils se décidèrent à aborder la première côte qui se présenterait devant eux, au risque de tomber au milieu d'anthropophages, et de n'échapper aux cannibales de la Mélanésie que pour rencontrer des monstres tout aussi horribles et tout aussi féroces. Deux hommes, dont l'un succomba quelques jours après, étant menacés d'une mort prochaine, l'hésitation n'était pas permise. Mieux valait braver tous les dangers, que de rester plus longtemps dans une position aussi lamentable.

Après douze jours de l'attente la plus cruelle, on aperçut enfin, à la clarté de la lune, une montagne couverte de grands arbres. C'était le cap Flattery de la terre d'Endéavour, situé au nord-est de l'Australie. On l'aborda la nuit, et on se mit aussitôt à la recherche des aliments et de l'eau dont on avait si grand besoin. On n'en trouva qu'une petite quantité, que l'équipage se partagea.

Au point du jour, la présence des marins fut dénoncée par un chien qui s'avança sur eux en faisant entendre d'affreux hurlements. Ils l'assommèrent ; mais, comme ils n'avaient pas de feu et que le soleil ne pouvait pas le cuire ; comme, aussi, il leur répugnait de manger un animal immonde, qu'ils avaient encore plus soif que faim, ils le laissèrent sur place. Ils ne purent se procurer que des fruits encore verts et quelques coquillages. On vécut ainsi pendant trois ou quatre jours, mais l'eau douce manquant de nouveau, il fut décidé qu'on retournerait au premier endroit où on en avait trouvé. Avant d'y être arrivés, des sauvages en grand nombre, armés de flèches, se montrèrent devant eux. Bien qu'ils leur fissent signe d'approcher, nos hommes en eurent peur et se hâtèrent de s'embarquer. Les sauvages, alors, leur décochèrent quelques flèches, qui ne les atteignirent pas.

La nuit venue, comme le besoin de la soif se faisait sentir plus vivement que jamais, le capitaine ordonna de revenir à terre et de se diriger encore vers le lieu où, une première fois, on avait trouvé une petite quantité d'eau. On aborda à une lieue à peu près du point où s'était fait le premier débarquement. Toutes les recherches furent inutiles, et les marins revinrent sans en rapporter une seule goutte.

Le capitaine en renvoya de nouveau quelques-uns, en leur recommandant de suivre le littoral et de remonter jusqu'à la source où on en avait

puisé. Ils partirent. Après de longues heures, ils n'étaient pas encore de retour. La nuit commençait à étendre ses voiles sur la terre, on les attendait toujours. L'inquiétude devenait extrême, quand enfin, sur les huit heures du soir, ils repa-rurent, n'apportant qu'une eau boueuse et à moitié salée.

Voici ce qui leur était arrivé.

Ils avaient bien dirigé leurs pas suivant les indications du capitaine ; mais, après une heure de marche, ils avaient été arrêtés par une petite rivière qui, grossie en ce moment par la crue de la mer, les avait empêchés d'avancer plus loin. C'est dans cette rivière qu'ils avaient puisé l'eau dont ils revenaient chargés.

La nuit fut pour tous pleine de tristesse. L'avenir, et un avenir bien prochain, se montrait sous les plus sombres couleurs. Un des marins faisait entendre les râles de l'agonie ; les autres étaient plongés dans de terribles angoisses.

Quand le jour parut, le capitaine déclara à son équipage qu'il fallait faire des explorations par terre, que l'on rencontrerait peut-être quelques établissements d'Européens, que cette voie était presque la seule voie de salut qui leur restât. En conséquence, les marins se mirent en marche, ne laissant dans la chaloupe que deux hommes, complètement incapables d'en sortir : l'un était le malheureux dont l'agonie se prolongeait, l'autre, un pauvre diable à bout de forces.

On chemina le long de la côte, toujours dans

la même direction. On espérait sans doute que, la mer étant basse, il serait facile de franchir l'obstacle qu'on avait rencontré la veille.

Pelletier ne pouvait suivre que de loin ses compagnons de voyage. Il s'avancait, pieds nus, sur un sol brûlant, et les blessures qu'il s'y était faites, au moment où il avait été poursuivi par les sauvages de l'île Rossel, lui causaient des douleurs si atroces qu'il était obligé de prendre de grandes précautions et de ralentir sa marche. Dévoré par la soif, il ne voulait pas perdre leurs traces, dans l'espérance de les rejoindre au lieu où se trouvait de l'eau. Ils en découvrirent à la fin, mais en si petite quantité qu'ils en eurent à peine pour étancher leur soif.

Quand Pelletier arriva, ils se tenaient tellement pressés autour d'une excavation qui n'avait pas plus de trois mètres de circonférence, qu'il lui fut impossible de s'y faire place. Au fond de cette excavation suintait de l'eau, mais si peu que, lorsque les marins qui l'entouraient se furent écartés, il n'y en avait plus. « Reste ici, dirent-ils à Pelletier, la source est épuisée, elle n'est pas tarie. Avant longtemps, l'eau va suinter de nouveau, et tu pourras te désaltérer à ton aise. Pendant ce temps-là, nous allons chercher des fruits; nous te reprendrons au retour. »

Pelletier suivit les conseils qui venaient de lui être donnés; mais l'eau ne monta point et les marins ne reparurent pas. Ne voyant rien venir, il retourna sur ses pas et se dirigea du

côté où il devait trouver la chaloupe; la mer avait monté, et la petite rivière qu'il avait traversée au moment où elle était basse, n'était plus guéable. En attendant qu'il pût la franchir, il retourna au trou d'eau, qui resta toujours à sec.

Exténué de fatigue, tourmenté par la faim et la soif, il se coucha, le désespoir dans le cœur. Le sommeil l'emporta pourtant, et il ne tarda pas à s'endormir. A son réveil, la mer étant basse, il put traverser sans peine la rivière. L'espoir lui revint alors, un moment il se crut sauvé. Il allait en effet retrouver ses compagnons, dont il avait été séparé toute la nuit, partager avec eux les fruits qu'ils avaient amassés, boire l'eau qu'ils s'étaient procurée, trouver un asile sûr à bord de la chaloupe.

Dans cette pensée, il hâta sa marche et arriva bientôt au lieu où elle avait été mouillée. Mais la chaloupe ne s'offrit point à ses regards, et sa vue, qui s'étendait au loin sur la mer, ne découvrit aucune voile.

Pendant qu'il se berçait de décevantes illusions, la chaloupe était partie, l'abandonnant seul sur une terre inconnue. Maintenant qu'allait-il devenir? On comprend quelles durent être ses angoisses, quand on songe à la perspective qui s'offrait à sa pensée. Mourir de faim et de soif, devenir la proie des bêtes féroces ou être mangé par les sauvages, telle était l'épouvantable alternative qui paraissait réservée au pauvre enfant. L'âme la plus ferme en eût été

profondément abattue. Narcisse Pelletier n'avait que quinze ans; il trouva dans sa foi la résignation et le courage. Il se jeta à genoux, implorant le secours céleste, demandant à Dieu, s'il devait mourir, de sauver son âme. Puis, se relevant, après une ardente prière, il marcha devant lui, au hasard, sans but déterminé. Il ignorait même le nom de la terre que foulait ses pas, et suivait l'empreinte de ceux que les indigènes avaient laissés sur le sable.

Le premier être vivant qui s'offrit à sa vue appartenait à la race canine. Les chiens sont très-communs sur la terre d'Endéavour; le plus grand nombre y vit à l'état sauvage; quelques-uns sont à l'état domestique. Celui qui s'approchait de Pelletier, en le flairant, était de ces derniers.

Mais le jeune mousse, qui plus tard fit sa connaissance, ignorait en ce moment qu'il eût devant lui un animal inoffensif. Redoutant son approche, il se mit en état de défense et le menaça du bâton qu'il avait à la main.

Le chien effrayé prit la fuite, et Pelletier, s'en voyant débarrassé, poursuivit son chemin. Ses yeux s'arrêtaient sur tous les arbres, dans l'espoir d'y trouver quelques fruits pour apaiser sa faim. Enfin il en aperçut un couvert de baies rouges auxquelles les naturels donnent le nom de *mongals*. Ces fruits n'étaient pas encore mûrs, et, pour en faire une ample provision, il eût fallu monter dans l'arbre qui les portait, ce que

Pelletier ne pouvait faire dans l'état de débilité extrême où il se trouvait. C'est à grand'peine qu'il parvint à en cueillir quelques-uns. Malgré leur mauvais goût, malgré leur amertume, ils les mangea avec avidité, et ses forces s'en trouvèrent un peu restaurées.

Il avait laissé la plage pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres. Non loin du rivage était une montagne dans laquelle on apercevait quelques chemins frayés; il s'y engagea; mais les épines dont ils étaient semés déchiraient ses pieds et ne lui permettaient d'avancer qu'avec une extrême difficulté. Quand l'obscurité fut venue lui dérober la vue du sentier qu'il parcourait, il renouvela sa prière à Dieu et s'accouda à un arbre pour y passer la nuit. Dans ce moment, une forte pluie tombait du ciel; ses vêtements, qui ne se composaient que d'un pantalon et d'une chemise, en furent bientôt traversés. Le lendemain, il se remit en route; mais il était dans un tel état d'épuisement que, malgré son courage, il ne pouvait pas désormais aller bien loin. C'est alors qu'il aperçut trois femmes entièrement nues qui, l'ayant elles-mêmes remarqué, furent très-effrayées, prirent la fuite, se hâtèrent de rejoindre leurs maris qui se trouvaient dans les bois, et leur racontèrent la singulière rencontre qu'elles venaient de faire.

Quoique médiocrement rassuré à leur vue, Pelletier ne savait s'il devait se réjouir ou se désoler de leur disparition, puisqu'il était exposé

à mourir de fatigue et d'inanition, si personne ne venait à son secours, quand, une demi-heure après, il entendit des pas lents qui s'avançaient vers l'excavation sablonneuse où il se trouvait. C'étaient deux hommes armés de flèches, qui marchaient avec une extrême précaution. Quand ils furent à sa portée, ils adressèrent la parole à Pelletier, lequel, bien entendu, ne les comprit pas. Ces deux hommes étaient d'un certain âge; l'un d'eux était horrible à voir, et, dans toute autre circonstance, Pelletier aurait cherché à se soustraire à son regard. Mais le moment était suprême, et d'ailleurs la fuite était devenue impossible. Il leur fit donc signe d'approcher. Voyant bien qu'ils n'avaient rien à en redouter, puisque c'était à peine s'il pouvait se tenir debout, ils se rendirent à son appel. Quand ils furent près de lui, Pelletier chercha à leur faire comprendre qu'il était abandonné et qu'il mourait de faim et de soif. Les deux sauvages étaient beaux-frères; celui qui, tout à l'heure, allait être son père adoptif, ne fut pas mu seulement par le sentiment de la compassion, il mit certaines conditions à son assistance. Pelletier avait à la main une petite coupe en fer-blanc; il la lui demanda, et, l'ayant reçue, il la passa à son beau-frère. Comprenant que c'était un puissant moyen de séduction, Pelletier leur offrit en outre le mouchoir blanc qu'il possédait. De ce moment, l'alliance fut faite : elle ne devait jamais se rompre. En échange des présents qu'ils venaient

de recevoir, ils lui donnèrent de l'eau, lui tendirent la main pour l'aider à marcher et cherchèrent à lui faire connaître qu'ils allaient lui donner à manger. Ils l'emmenèrent dans le lieu où leurs femmes se trouvaient cachées. *Maademan*, un des beaux-frères, en avait deux, l'une vieille et l'autre jeune, toutes deux enlevées à une tribu voisine. Il n'en avait point encore eu d'enfants. Quand elles se trouvèrent en présence du nouvel arrivant, elles furent épouvantées. Rien ne pouvait les remettre de la peur que leur inspirait une aussi étrange figure. Elles se demandaient quel homme ce pouvait être et quel motif l'amenait en ces lieux. Sans l'assurance que leur donnaient les maris, que l'individu qu'elles voyaient ne leur ferait point de mal, qu'il n'y avait aucun danger à en approcher, elles se seraient enfuies de nouveau et se seraient cachées dans les bois.

Les deux sauvages s'empressèrent d'apporter à Pelletier des fruits, parmi lesquels se trouvaient des cocos que la mer avait jetés sur le rivage avec d'autres épaves. L'estomac du mousse était tellement fatigué, qu'il ne put supporter les cocos, et, comme les autres fruits étaient en quantité insuffisante, *Maademan* et ses femmes s'éloignèrent pour en faire une ample provision. Les femmes revinrent bientôt, apportant des fruits que Pelletier put digérer. *Maademan* ne rentra que le soir; il avait été sur la côte pour s'assurer que Pelletier était bien seul

et qu'une embûche ne lui était point tendue. Quoiqu'il n'eût vu personne, il n'était pas tranquille. Aussi, dans la crainte d'une attaque nocturne, éloigna-t-il Pelletier du rivage, pour le faire coucher au milieu des bois.

Ils partirent ensemble et s'étendirent auprès d'un grand feu qu'ils avaient allumé, comme ils ont l'habitude de le faire, moins pour se garantir du froid que pour éloigner les moustiques.

Au point du jour, pendant que Pelletier dormait encore, *Maademan* et son beau-frère se levèrent sans bruit, et le laissèrent plongé dans le sommeil.

Se trouvant seul à son réveil, Pelletier eut les plus sinistres pensées. Pourquoi ceux qui l'avaient si bien accueilli la veille, l'abandonnaient-ils le lendemain ? Les marques d'amitié qu'il en avait reçues, n'étaient-elles point une feinte pour cacher leur jeu ? N'étaient-ils point partis dans l'intention de recruter des amis, de le tuer, d'en partager les dépouilles et peut-être de faire de son corps un grand festin ? Ces pensées traversant son esprit, il fondit en larmes et invoqua encore la protection divine.

Le mousse se trompait : les deux sauvages au contraire étaient animés des meilleures intentions ; ils ne s'étaient absentés quelques instants, que pour aller chercher son déjeuner, déjeuner qui devait se composer de fruits qu'ils avaient mis en terre pour hâter leur maturité.

Pelletier s'était levé à son tour et parcourait

les bords de la côte sans voir personne. Ses deux compagnons de nuit qui l'avaient aperçu, lui faisaient bien des signes d'amitié, il ne les voyait pas. Quand il les eut reconnus, il y répondit de son mieux, et, de part et d'autre, on s'empressa de se rapprocher. Une fois qu'ils l'eurent rejoint, les sauvages donnèrent à Pelletier autant de fruits qu'il en avait besoin, et *Maademan*, qui n'avait point de famille, l'adopta pour fils et lui donna le nom d'*Amglo*. Les trois femmes vinrent à leur tour, et Pelletier, voulant payer à sa nouvelle famille la dette de la reconnaissance, l'emmena au lieu où l'équipage était allé se désaltérer, lieu où il avait laissé quelques couvertures. Les sauvages s'en emparèrent en poussant des cris de joie, et en renouvelant à Pelletier les démonstrations les plus amicales. Devant des témoignages affectueux, de la sincérité desquels il ne pouvait plus douter, toute crainte fut bannie de son cœur. Comme il était encore bien faible, *Maademan* voulut qu'il gardât le repos pendant deux jours; il le confia aux soins de ses femmes, et fut informer sa tribu, qui, dans ce moment, stationnait à deux ou trois lieues plus loin, de l'adoption qu'il venait de faire. A son retour, Pelletier ayant repris ses forces, tous se mirent en marche vers le point de la côte où la tribu se trouvait assemblée. A leur arrivée, les femmes et les enfants, qui n'avaient jamais vu de blanc, furent fort effrayés et se cachèrent. Peu à peu cependant ils se rassurèrent, et, la

curiosité l'emportant sur la peur, les femmes s'avancèrent. A la vue d'une face imberbe et juvénile, elles se persuadèrent qu'elles avaient devant elles une personne de leur sexe, et deux d'entre elles s'étant trouvées un instant seules avec le nouvel arrivant, elles voulurent être fixées sur ce point. En reconnaissant leur erreur, elles partirent d'un grand éclat de rire et s'éloignèrent rapidement.

Chemin faisant, *Maademan* et son beau-frère avaient, avec leurs flèches, fait ample provision de poissons. Ils en servirent à Pelletier, qui ne s'en trouva pas trop mal. Il lui fallut pourtant assez longtemps pour s'accoutumer au régime alimentaire des sauvages. Il finit par s'y faire, et peu à peu les forces et la santé lui revinrent complètement; peu à peu encore, il prit toutes les habitudes de ceux avec lesquels il vivait. Au bout de quelque temps, il ne s'en distinguait plus que par la couleur de sa peau, par le pantalon et la chemise qui couvraient son corps. Ce dernier signallement ne tarda pas à disparaître. Un jour qu'il se baignait, les sauvages déchirèrent ses vêtements et s'en partagèrent les lambeaux pour orner leur front.

Le voilà donc, lui aussi, à l'état primitif; ce n'est plus le mousse Narcisse Pelletier dont nous allons avoir à parler, mais de *Anglo*, citoyen de la tribu de *Ohantaala*. Sa personnalité disparaîtra souvent pour faire place à l'histoire des mœurs, des habitudes, des croyances de peu-

plades chez lesquelles la civilisation n'a pas encore pénétré. Curieuse étude, dont jusqu'à ce jour les éléments nous avaient manqué et qui est bien propre à attirer l'attention publique.

CHAPITRE III.

Terre d'Endéavour. — Naturels du pays, leurs mœurs, leurs usages.

La terre sur laquelle Pelletier devait passer de longues années est loin de présenter le même aspect dans toute son étendue. Nous ne pourrons en donner qu'une description bien succincte, sa tribu, quoique nomade, ne parcourant guère qu'un espace de vingt lieues carrées, et Pelletier, sous la dictée duquel nous traçons ces lignes, n'ayant jamais pénétré bien avant dans l'intérieur du pays.

La côte est très-plate ; aussi la mer, quand elle se retire, laisse-t-elle à découvert une étendue considérable de sable et de rochers. Elle est bordée d'arbres magnifiques, dont la végétation luxuriante donne lieu de penser que le sol sur lequel ils poussent est d'une grande richesse, et présenterait à la culture d'immenses ressources. Les racines de ces arbres sortent en partie de la terre et offrent un abri contre la pluie.

Les montagnes, qui n'en sont qu'à une faible distance, sont encore plus boisées. On y trouve des sapins, mais en petite quantité, des pal-

miers et beaucoup d'autres arbres dont nous ne pouvons même pas indiquer la famille. Les uns étant d'un bois dur et lourd, les autres d'un bois tendre et léger, ils pourraient être employés à des usages très-différents. Leurs feuilles tombent pendant les grandes chaleurs; il s'en détache aussi beaucoup de branches mortes qui dispensent les naturels d'abattre du bois pour faire du feu. Si l'été a ses feux, l'hiver n'a point de glaces; on peut diviser l'année en deux saisons, qui ne diffèrent guère par la température, mais qui offrent des conditions météorologiques opposées. Dans la première la pluie est rare, dans la seconde elle tombe en abondance.

C'est dans les montagnes que se tiennent particulièrement les quadrupèdes et les oiseaux; aussi sont-elles habitées par les tribus des chasseurs. La végétation, généralement très-belle, n'est pourtant pas la même. On trouve quelques terrains où il ne croît que de la fougère; d'autres sont marécageux et peuplés de crocodiles. On n'y voit nulle part les bêtes féroces auxquelles l'homme, dans quelques régions de notre globe, fait une guerre qui n'est pas toujours sans danger. On n'y rencontre pas non plus les animaux domestiques, ceux qui nous aident à labourer le sol, ceux qui nous servent de monture et traînent nos chars, ceux qui donnent à notre alimentation leur lait, ceux qui lui donnent leur chair, ceux qui nous offrent leurs toisons pour que nous en fassions des vêtements.

Les serpents y sont très-communs et d'espèces très-variées; il y en a d'énormes, il s'en trouve de très-petits. Seuls, les derniers sont venimeux, et leur morsure est quelquefois mortelle. Un insecte dont la piqure, pour être moins dangereuse, n'en est pas moins insupportable, puisqu'elle ne permettrait la nuit aucun repos, si l'on ne prenait pas des précautions pour l'éloigner, le moustique s'y montre en quantité innombrable. Nous réservons d'autres détails pour le chapitre de la chasse et de la pêche.

La terre d'Endéavour est appelée *Pantiaquina* par les sauvages; elle compte beaucoup de tribus, mais ces tribus sont très-peu peuplées. Il n'y avait guère plus de trente hommes dans celle de Pelletier; elle s'appelait *Ohantaala*. Chaque tribu a son nom particulier; mais ceux qui en font partie n'ont collectivement que deux noms, *Cayen* et *Caapei*, qui alternent de tribu à tribu. Ainsi, suivant qu'elles sont adossées, si les habitants de la première s'appellent *Cayen*, ceux de la seconde seront *Caapei*, ceux de la troisième *Cayen*, ceux de la quatrième *Caapei*; ainsi des autres. Pelletier était un *Cayen*.

Cette différence des noms collectifs pourrait faire croire à une différence dans les races; il n'en est rien pourtant; leur anthropologie est absolument la même: taille moyenne approchant de la nôtre, muscles médiocrement développés, abdomen proéminent, peau noire tirant un peu sur le jaune, yeux souvent injectés de sang, nez

écrasé, lèvres plus larges qu'épaisses, bouche grande, pommettes saillantes, cheveux nullement crépus et généralement coupés courts, ayant chez quelques-uns toute leur longueur, de même pour la barbe; front fuyant, tête couverte de vermine, toutes les parties du corps et tous les traits constituant un ensemble repoussant de laideur et dégoûtant de malpropreté; tel est le portrait peu flatteur mais fidèle que nous avons sous les yeux; ce qui n'empêche pas les deux sexes de chercher à plaire et de ne pas manquer de prétentions.

Contrairement à ce qui a lieu chez les sauvages des autres contrées, on ne trouve ici ni castes, ni hiérarchie sociale, ni chefs; tous sont sur le pied de l'égalité la plus parfaite. Si la tribu possède un territoire commun, la propriété individuelle y est inconnue. Le premier venu peut couper, tailler, prendre tout ce qui lui fait plaisir, sans crainte d'en être empêché. Les produits de la terre sont à tous; nul ne peut s'approprier quoi que ce soit au nom d'un droit particulier. Personne ne plante, personne ne sème; les richesses du sol ne sont pas exploitées par la main de l'homme; ce qu'il en retire pour son usage croît spontanément. Pas une maison, pas une chaumière, pas une cabane, pas même une hutte pour se soustraire aux intempéries atmosphériques, pour servir, en cas de maladie, de demeure hospitalière. La terre pour reposer sa tête, pour toit la voûte du ciel, il n'en faut pas

davantage. Les animaux ont leur tanière, les reptiles mêmes se creusent un lieu de refuge; l'homme seul ici s'abandonne complètement aux soins de la nature. Dans le cas tout à fait exceptionnel de pluies torrentielles, s'il n'a pas son abri ordinaire sous les racines des arbres, il s'accole sur le corps de larges feuilles de palmier, ou bien encore il ploie et lie ensemble, au dessus de son front, quelques branches touffues. Voilà les seules précautions que lui suggèrent son intelligence et son savoir-faire. Jamais, dans ses rêves, le socialisme le plus radical n'a poursuivi un pareil idéal.

L'absence de la propriété foncière n'est pas exclusive de toute propriété mobilière. Chacun a son petit outillage qui lui appartient en personne. Les pirogues ne sont pas dans ce cas: elles sont à ceux qui les ont construites, rarement à un seul.

La propriété particulière, celle que nous venons de faire connaître, ou celle qui provient de la chasse, de la pêche, de la récolte des fruits, est loin d'être toujours respectée. Les voleurs ne sont pas rares sur la terre d'Endéavour, et souvent ils s'attribuent le fruit du travail d'autrui. Les paresseux, les mendiants, les vieillards, les infirmes, ceux qui ne cherchent pas à subvenir à leurs besoins et ceux qui sont dans l'impossibilité de le faire, s'y trouvent comme partout. Comme partout encore, on y rencontre des âmes compatissantes, des mains généreuses, ainsi que des

cœurs durs et insensibles. Beaucoup se distinguent par une grande intempérance de langue et par un esprit moqueur ; aussi la vérité est-elle loin de sortir de toutes les bouches.

Bien que les qualités morales n'y soient pas tombées dans le mépris, ce sont les avantages physiques qui jouissent de la plus haute estime. L'adresse à faire des pirogues et des flèches, l'habileté à la chasse, à la pêche, aux exercices du corps, particulièrement à la danse, sont les titres les plus puissants à la considération. Mais cette considération ne donne ni droits ni autorité.

Je viens de prononcer le mot de qualités morales ; il existe chez les peuplades sauvages un sentiment dont personne, j'imagine, n'aurait soupçonné l'existence. En les voyant à l'état de nature, vivant d'une vie tout animale, qui n'aurait pas pensé à la promiscuité des sexes et au défaut absolu de pudeur ? Eh bien, c'est le contraire qui a lieu ; le sentiment de pudeur s'y trouve même plus prononcé que chez les nations civilisées.

Les hommes et les femmes, les époux exceptés, ne s'approchent guère les uns des autres. La distance qui les sépare est presque toujours au moins de huit mètres. Plusieurs fois le jour, ils s'éloignent assez pour n'être pas aperçus, et, à la moindre indisposition, les femmes disparaissent pour ne revenir que lorsqu'il n'en existe plus de traces. Jamais de conversations déshonnêtes, ja-

mais la moindre indécence dans le geste, jamais dans les inflexions de la voix. Il est bien vrai que cette extrême réserve est aussi imposée par un autre sentiment, celui de la crainte.

Le mari a sur sa femme, ou plutôt sur ses femmes, les droits les plus absolus; il en dispose comme il l'entend, peut en donner une ou plusieurs à ses frères, a même sur elles le droit de vie et de mort. Quand il use de ce dernier, ce n'est pourtant pas toujours impunément, les parents de la femme sacrifiée cherchant à la venger.

Les hommes sont extrêmement jaloux, les femmes peut-être plus jalouses encore. La polygamie étant très-propre à éveiller ce sentiment chez ces dernières, celles qui paraissent être préférées par le mari sont continuellement épiées par leurs rivales, qui seraient bien heureuses de les perdre dans son esprit. Pour arriver à cette fin, tous les moyens leur sont bons; la démarche la plus innocente est, par elles, mal interprétée; elles ne reculent ni devant la médisance, ni devant la calomnie. Donées d'une grande loquacité, il leur est bien difficile de se taire. On peut leur demander l'obéissance en toute autre chose, il est impossible de leur imposer le silence. De là, entre elles, des querelles continuelles que le pugilat accompagne souvent. En pareil cas, le mari n'a qu'un moyen de ramener la paix dans le ménage. Ses admonestations étant presque toujours inutiles, il sépare

les combattantes en leur administrant une bonne volée de bois vert.

Bien qu'il ne soit pas permis aux femmes de se défendre, toutes ne se soumettent pas avec docilité à la loi qui leur est imposée : il s'en trouve qui rendent coup pour coup. Pelletier a même le souvenir d'une femme qui commit un assassinat sur la personne de son mari. Aussitôt, le crime accompli, elle prit la fuite et s'enfonça si profondément dans l'intérieur des terres qu'il fut impossible de mettre la main sur elle.

Pelletier fut souvent témoin des exécutions sommaires mises en pratique par son père adoptif. *Maademan* ne s'en gênait guère, et plus d'une fois le sang coula sous ses coups. Pelletier alors se croisait les bras, sans mot dire, son intervention en pareil cas pouvant l'exposer à des désagréments de même nature. Ces corrections ne finirent qu'à la mort de la plus âgée des deux femmes. Cette malheureuse ayant été tuée par un sauvage dont elle refusait de nettoyer la pirogue, la plus jeune resta seule en possession du cœur de son époux. La survenance de deux filles vint resserrer les doux liens conjugaux, et désormais la meilleure harmonie ne cessa de régner dans la famille. Au reste, *Maademan* n'était point un méchant homme. Il eut toujours de grandes attentions pour son fils adoptif, et, ce qui est bien rare dans la tribu, il ne lui imprima qu'une seule fois une correction manuelle.

La prudence commandait donc aux deux sexes une tenue d'autant plus réservée que la calomnie fait vite son chemin, et comme, au moindre soupçon, éclataient de longs ressentiments entre le mari qui se croyait outragé et l'auteur de cet outrage, ressentiments qui pouvaient avoir les conséquences les plus graves, une grande circonspection était imposée à ceux qui n'auraient pas été retenus par un sentiment meilleur.

Si les femmes laissent beaucoup à désirer, il faut bien convenir que leur sort n'est pas digne d'envie. Mariées par leur père dès l'âge le plus tendre, dès qu'elles ont trois ou quatre ans, il ne leur est pas permis de rompre les liens dans lesquels elles sont engagées. Nulle cérémonie n'a lieu à cette occasion, la volonté du père nettement exprimée suffit pour donner une consécration indispensable au mariage. Il est bien entendu que ces unions si précoces ne sont qu'un engagement pour l'avenir, mais du moment qu'il est contracté, il n'y a pas à y revenir. Le père a tout intérêt à ce qu'il en soit ainsi, son gendre, dès le premier jour, devant lui apporter son concours toutes les fois qu'il le réclamera. Dans les premiers temps du mariage, les époux se voient souvent, pour qu'ils fassent connaissance; mais quand la petite fille est arrivée à l'âge de sept ans, toute relation cesse, pour ne reprendre d'une manière définitive qu'au moment de sa puberté. Seulement, à partir de cet âge jusqu'au jour où elle lui sera livrée, le mari est tenu à

la nourrir. Non-seulement le mariage n'est pas permis entre consanguins jusqu'au 4^e degré, mais encore une fille ne peut pas être mariée à un homme appartenant à la tribu dont elle fait partie; il faut même que le nom collectif des personnes de sa tribu soit autre que celui des individus composant la tribu de son mari; ainsi une *Cayen* ne pourra épouser qu'un *Caapei*. En général, il y a une grande disproportion d'âge entre les conjoints, le père désirant trouver, le jour du mariage, un gendre capable de lui venir en aide et de le nourrir au besoin.

Pendant que l'homme, en dehors des heures de la chasse ou de la pêche, reste souvent dans l'oisiveté, la femme, aussitôt qu'elle en a la force, travaille sans cesse. C'est à elle seule qu'est dévolu le soin d'arracher de la terre les substances alimentaires et de cueillir les fruits dont la famille ne peut pas se passer. Ses mains et un bâton, dont une des extrémités terminée en pointe a été carbonisée légèrement par le feu pour qu'elle s'use moins vite, lui servent à fouiller la terre. Elle se livre de bonne heure à cette rude besogne, que n'interrompent ni la grossesse ni l'allaitement des nouveaux-nés.

Quand les douleurs de l'enfantement commencent à se faire sentir, celle qui les éprouve se retire dans les bois, assistée d'une amie. Cette amie, avec le consentement du père et de la mère, donne le nom à l'enfant qui vient de naître.

Les douceurs de la maternité augmentant son labeur et sa peine, c'est autant la femelle qui nourrit ses petits que la mère qui élève ses enfants. Les six premiers mois, elle les transporte aux champs avec elle, dans une corbeille qui leur sert de berceau. Quand ils ont atteint cet âge, elle les met à cheval sur son cou, où ils se tiennent les pieds pendants sur sa poitrine et leurs petites mains cramponnées à ses cheveux. Une fois arrivée au lieu où elle va demander ses produits à la terre, elle les dépose sur le sol et ne vient à eux que pour leur présenter le sein. Elle les nourrit ainsi pendant cinq années. Cet allaitement si prolongé explique le peu de fécondité des femmes, qui, bien qu'elles ne se soumettent pas aux lois de Malthus, n'ont jamais plus de trois ou quatre enfants.

Quoiqu'elles leur donnent quelques autres marques de tendresse, il en est une, celle qui semble la plus naturelle de toutes, qui leur est complètement inconnue. Jamais mère n'embrasse son enfant, jamais enfant ne se jette au cou de sa mère pour l'embrasser. Au reste, cette expression d'amitié, de reconnaissance, de respect et d'amour, chez nous si générale, n'a point pénétré chez les sauvages; pas plus que la mère ne le fait sur les lèvres de son enfant, l'époux ne dépose un baiser sur les lèvres de sa femme.

Cependant l'amour maternel ne disparaît pas comme chez les animaux, quand la jeunesse succède à l'enfance. Ce sentiment, au contraire, reste

profondément enraciné dans le cœur de la femme et dure toute la vie. Quand, arrivé à l'âge d'homme, le fils fait une absence et qu'elle attend son retour, la mère passe des nuits à chanter, avec des larmes dans la voix : *Kayo papa, kayo papa !* Je suis ta mère, je suis ta mère ! Un autre sentiment d'amitié s'étend à tous les membres de la famille. Les frères et les sœurs, qu'ils soient ou non issus de la même mère, ou encore qu'il s'en trouve d'adoption, et même les parents à un degré plus éloigné, ne se regardent jamais comme étrangers les uns aux autres. Il faut bien dire pourtant que les fils ont quelquefois des mouvements de vivacité regrettables envers leurs parents, et que souvent les pères leur infligent de dures corrections.

Quant à la femme, presque toujours elle est esclave toute sa vie. L'époux, ou mieux le maître, la devance-t-il dans la tombe, sa mort ne sonne point pour elle l'heure de la délivrance, elle fait partie de l'héritage, et passe au frère, dont elle devient la propriété mobilière. Si elle l'embarasse, il a le droit de la donner à un autre.

Les femmes ne restent à l'état de veuvage et ne s'appartiennent en propre que lorsqu'elles n'ont plus de mari ni de beau-frère. Presque toujours, dans ce cas, elles sont vieilles et ne peuvent plus travailler. Leurs fils, alors, ou quelques âmes charitables pourvoient à leurs besoins.

Les enfants ont à peine abandonné le sein de

la mère qu'ils se livrent à des exercices très-propres à développer leurs forces. Ils n'ont point de jeux proprement dits, leurs amusements consistent dans des courses et des luttes corps à corps. Ces luttes ne sont pas toujours inoffensives. Commencées comme un plaisir, elles finissent souvent par des colères accompagnées de horions vigoureusement administrés. De bonne heure aussi, les pères exercent leurs enfants au tir de la flèche. Ils en façonnent d'appropriées à leur âge, et assignent aux jeunes tireurs un point de mire. Le vainqueur est toujours acclamé par ses camarades, qui rivalisent d'émulation et d'adresse. A mesure qu'ils grandissent et qu'ils prennent de la force, on augmente la longueur et le poids des flèches, et, quand ils sont adultes, tous savent s'en servir avec habileté, tous sont préparés à la chasse, à la pêche et à la guerre. Il est un autre genre d'exercice auquel ils se livrent d'eux-mêmes, et dans lequel, sans recevoir de leçons de personne, ils deviennent bien vite de première force. Dès l'âge de sept ans, ils nagent comme des poissons. Ainsi la lutte, le tir à la flèche et la nage se partagent, chez les sauvages, les années de l'enfance.

Transporté à quinze ans dans un milieu si opposé à celui où il avait vécu jusque-là, Pelletier en prit peu à peu les mœurs et les habitudes. Il en est de certaines influences comme des maladies contagieuses, elles exercent leur empire par le rapprochement et le contact, sans qu'il

soit possible de s'y soustraire. Une fois qu'il eut appris la langue des sauvages, et il ne lui fallut pas longtemps pour cela, Pelletier eut avec eux des communications de tous les instants, et il ne pouvait en être autrement, puisqu'il partageait leur manière de vivre. Dans sa tribu et dans les tribus voisines, il trouva, auprès de quelques-uns, de vives sympathies; chez d'autres, au contraire, se manifestèrent, contre sa personne, des sentiments de répulsion. Les enfants surtout s'en moquaient beaucoup, en raison de sa couleur. Une des causes qui l'exposait à des quolibets continuels est trop bizarre pour que nous n'en fassions pas mention. Les sauvages des deux sexes poussent la malpropreté au delà de ce que l'on peut imaginer. Quand la terre est détrem-pée, leur corps se couvre de boue; quand il fait chaud, il s'imprègne d'une épaisse poussière qui s'y attache par la sueur. Aucun d'eux ne s'en occupe et ne cherche, en se lavant, à en faire disparaître les traces. Pelletier avait conservé les habitudes de propreté qu'il avait prises dans son enfance; en pareil cas, il se baignait ou se faisait des ablutions sur le corps. Il poussait les choses jusqu'à se laver les mains tous les jours. Si cette pratique ne lui avait pas créé des ennemis, elle l'avait exposé aux railleries du plus grand nombre, qui en riaient de bon cœur et le montraient au doigt. Il avait aussi ses jaloux qui lui pardonnaient difficilement la supériorité qu'il avait acquise dans l'art de fabriquer des

flèches. Comme dédommagement, il s'était fait un ami sûr et fidèle d'un jeune homme dont les liens de la parenté l'avaient rapproché.

Sassy, fils du frère de *Maademan*, était à peu près de son âge; comme lui, il avait à secourir son père, et, pour arriver à la même fin, tous deux devaient avoir recours aux mêmes moyens. Les deux cousins se rencontrèrent souvent, et bientôt leurs occupations devinrent communes. Dans une grave circonstance, Pelletier dut peut-être son salut à la toute-puissante intervention de *Sassy*.

Pelletier avait la garde d'un énorme morceau de tortue qui ne lui était pas destiné. Un sauvage crut qu'il s'était arrogé la part du lion, et comme lui-même prétendait y avoir des droits, il se jeta sur Pelletier, qui se trouvait sans défense. Il se préparait même à le percer de sa flèche, quand *Sassy* accourut, et, le menaçant de la sienne, l'obligea de lâcher prise. Pelletier, qui n'avait pas ses armes avec lui, trouva heureusement sous sa main une flèche qui lui permit de se défendre. Au bruit du combat, des camarades accoururent et séparèrent les duellistes, qui ne s'étaient fait que de légères blessures. Après de courtes explications, ils se réconcilièrent. Au reste, chez les sauvages, le sentiment de la rancune n'existe guère. Ce sont de grands enfants, qui, après s'être administré de vigoureuses taloches, n'y pensent plus et redeviennent les meilleurs amis du monde.

De cette affaire, il ne reste à Pelletier que le souvenir. Une autre lui a laissé à la partie inférieure de la jambe droite une empreinte qu'il conservera toute sa vie. Il est un poisson d'un goût exquis qui est réservé aux vieillards seulement. En manger avant d'avoir des cheveux blancs, c'est s'exposer aux châtimens les plus sévères. Un jour qu'il ressentait les aiguillons de la faim, et sans doute aussi ceux de la gourmandise, Pelletier osa en faire son repas.

Malheureusement qu'ayant été aperçu, la chose fut connue dans sa tribu. Loin d'être proportionnée au péché, la peine fut excessive. Pourtant elle ne fut pas immédiate, et avant qu'on ne la lui infligeât, le gourmand eut le temps de faire sa digestion. Pelletier assure que, la neuvième nuit qui suivit son repas, une main qu'il n'a jamais connue, mit, sans qu'il s'en doutât, à l'endroit où reposait sa tête, un oreiller fait avec des plantes narcotiques. Sous l'action de ces plantes, il s'endormit si profondément que, quelques heures après, la même main vint, avec une esquille osseuse enduite d'un poison, lui faire au dessus de la malléole externe, une blessure profonde, sans qu'il en ressentit de douleur; ce ne fut qu'au jour qu'il se réveilla.

La blessure lui causa alors de vives souffrances, et les tissus environnans s'enflammèrent dans une grande étendue. Puis survinrent des abcès, des ulcères, une large plaie, qui envahit tout le bas de la jambe. Ceux qui lui don-

nèrent des soins n'émirent aucun doute sur l'origine de la cause du mal. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient pareille chose. Bien d'autres, avant Pelletier, n'avaient pu résister à la tentation à laquelle il avait succombé, et tous en avaient été punis cruellement. Seulement, comme il n'existe point de lieu d'élection pour faire la piqûre, que toutes les parties du corps y sont également exposées, ce ne sont point les jambes en particulier qui ont à en souffrir : on a vu des malheureux qui, piqués dans le voisinage des yeux, en ont perdu la vue. Quant à Pelletier, il y a bien longtemps que la piqûre lui a été faite, et la plaie qui en est résultée n'est pas encore complètement cicatrisée. Il m'a été donné de la voir, et j'ai pu constater que les tissus cicatrisés sont encore rouges et engorgés. Dans leur milieu, on aperçoit un ulcère de forme arrondie ayant à peu près deux centimètres de diamètre.

Maintenant, je me demande si le traitement qui lui a été appliqué n'a pas contribué à en prolonger la durée. Les sauvages, avec leurs topiques herbacés, ont une assez triste thérapeutique, et leur médication a peut-être bien aggravé le mal qu'ils avaient la prétention de guérir.

Bien que leur tribu soit toujours errante, la vie des sauvages est généralement uniforme et monotone. A part leurs guerres fréquentes et des querelles particulières, qui se terminent sou-

vent par des blessures, à part les châtiménts qu'ils encourent, à part aussi quelques fêtes, elle n'est semée que de rares incidents.

Dans la tribu de Pelletier, la pêche d'un jour donnant généralement des aliments pour quarante-huit heures, le lendemain était consacré au repos, à la réparation des pirogues, à la confection des flèches, ou bien encore à des visites faites aux tribus de chasseurs. Comme ces tribus habitent les montagnes, Pelletier ne s'y aventurerait guère. Les petits sentiers qu'il lui aurait fallu suivre étant hérissés d'épines, il ne pouvait pas les parcourir impunément comme le font les sauvages, parce que la peau de ses pieds n'avait pas acquis l'épaisseur et la dureté des leurs.

Il passait ses loisirs avec sa famille, se faisant peu à peu à ses habitudes, partageant ses goûts, devenant, en un mot, un véritable sauvage. Quoique les souvenirs de son pays natal ne se fussent pas entièrement effacés de sa mémoire, les jours de son jeune âge lui apparaissaient dans un passé si lointain, qu'il était quelquefois tenté de se demander si Saint-Gilles existait bien réellement ; si son église, son port, ses navires n'étaient point un rêve de son imagination. Il avait totalement oublié la langue nationale et n'aurait pas pu avec la plume tracer un seul caractère, pas même les mots père et mère.

Dans l'intention de le nationaliser plus com-

plètement encore, *Maademan*, dans les dernières années que Pelletier passa près de lui, songea à lui trouver une compagne. Il le maria avec une très-jeune enfant appartenant à une tribu voisine. L'histoire de leurs amours n'offre rien de bien intéressant, et les romanciers auraient de la peine à y trouver des situations pathétiques, à en tirer des pages émouvantes.

La mariée paraissait avoir pour son époux plus d'éloignement que de sympathie; elle ne pouvait pas surtout lui pardonner la blancheur de sa peau. Cette union, quant à l'âge, n'était pas non plus très-bien assortie, puisque Pelletier eût pu être le père de celle qu'on lui donnait pour moitié. Au moment où ils se séparèrent, Pelletier était dans sa trente-deuxième année: elle paraissait être dans sa septième. Inutile d'ajouter que cette union n'était encore qu'un mot. Pelletier pourra donc contracter un mariage en France, sans crainte d'être poursuivi pour bigamie; sa fiancée pourra s'unir à lui sans avoir à redouter qu'au jour de sa mort, des enfants, sortis du nord de l'Australie, viennent disputer aux siens l'héritage qu'il aura laissé.

CHAPITRE IV.

Expression de la pensée. — Langue et gestes.

Récit de *Maademan*.

On a beaucoup disserté sur l'origine et la formation du langage, et l'on est encore loin de

s'entendre sur cette intéressante question. Pendant que les uns prétendent que la linguistique est une science naturelle, d'autres disent que c'est une science historique; d'autres encore, et ceux-là nous paraissent dans le vrai, qu'elle tient de la nature et de l'histoire. Mais un point que l'on ne conteste guère, c'est que le degré de civilisation des peuples peut se mesurer au degré de perfectionnement de leur langue; que l'harmonie existe toujours en pareil cas; en un mot que chez les peuplades sauvages et primitives où nul élément civilisateur n'a pénétré, la langue, loin d'être formée, est restée à un état rudimentaire. Elle se compose de mots monosyllabiques peu nombreux, presque uniquement de tons auxquels des intonations différentes de la voix donnent une signification particulière. Ainsi, c'est dans la gamme bien plus que dans la composition du mot qu'il faut, en pareil cas, aller chercher l'expression de la pensée, le même mot ayant un sens différent, suivant que sa prononciation est traînante ou précipitée, suivant sa clef musicale.

Les premiers mots ont nécessairement été des mots imitatifs, des onomatopées, comme les appellent les grammairiens, révélant autant que possible, par le son de la voix, le fait que l'homme voulait exprimer. Il fut, ainsi que le dit M. Letellier, le *mot pratique*, celui qui précéda tous les autres. Mais l'accent qu'il appelait à son secours ne pouvait lui offrir que des moyens bien

insuffisants de se faire comprendre, puisque les cordes vocales sont loin de donner chez tous les hommes les mêmes intonations, puisque leur fonctionnement est soumis à des dispositions anatomiques particulières; puisque l'âge, le sexe, la maladie, exercent une grande action sur le larynx; que bien d'autres causes enfin peuvent dénaturer sa tonalité, ne pas rendre par conséquent l'expression vraie de la pensée.

Un puissant adjuvant, que nous avons conservé pour donner plus de force à la parole, réside dans le geste; il dut suffire dans bien des cas et suppléer à l'impuissance de la voix. De nos jours, on a fait de la mimique une étude approfondie; sur la scène, elle est devenue un art; dans les écoles de sourds et muets, une véritable science. Elle est si bien dans la nature, que plusieurs de nos gestes sont les mêmes que ceux des sauvages du cap Flattery. Comme nous, par exemple, ils inclinent la tête sur la poitrine en signe d'affirmation et de consentement; comme nous, ils lui impriment des mouvements latéraux en signe de dénégation et de refus.

Mais, dans certaines circonstances, quand les interlocuteurs étaient séparés par une épaisseur qui les empêchait de se voir, quand l'obscurité de la nuit s'étendait sur la terre, toute communication par cette voie leur devenait impossible.

Aujourd'hui même encore, il existe, en Afrique, des hommes appartenant à la même peuplade

qui, dans l'épaisseur des ténèbres, ne peuvent pas se livrer à des conversations suivies.

Il y eut bien chez certains peuples un mode de communication en dehors de la voix, du geste et des contractions du visage, mode qui laissait son empreinte après l'éloignement de celui qui l'avait produit : c'était le tracé, sur le sable, sur le bois ou sur la pierre, de signes emblématiques; commencement de la science hiéroglyphique, qui devait donner naissance aux caractères et à l'écriture.

Il y a loin du cri initial et instinctif et du mot imitatif à la formation de la langue. Le progrès ne put se faire que pas à pas, avec le secours de la raison et dans des conditions que nous allons dire.

Le mot imitatif avait été le mot primordial; il se modifia avec le temps, et, à quelques exceptions près, que l'on rencontre plus souvent chez les peuples sauvages que chez les peuples civilisés, il finit par disparaître presque complètement.

Le mot *pratique* se perfectionna; au lieu d'exprimer simplement la sensation, il vint à exprimer la pensée. Grâce à des accents particuliers à la portée de tous, ceux que rendent les voyelles, il put s'étendre et se généraliser chez le même peuple, être prononcé et compris par tous. Ce progrès fut d'une importance capitale. Quoique en possession d'un bien petit nombre de mots, l'homme put désormais exprimer des faits qui

ne variaient guère dans la première période de l'humanité.

A l'aide du mot *pratique*, on avait bien la représentation du fait et de l'être, mais le mot ne rendait pas compte du mode d'action, de la personnalité. Le mot *théorique* vint à son aide; il fallut, pour le former, avoir recours à la synthèse et à l'analyse. Son enfantement demanda nécessairement de longues années, et, plus encore que le mot *pratique*, il ne put voir le jour que par un grand effort de la raison. A la fois, deux sens de l'homme, l'ouïe et la vue, s'associèrent pour faciliter l'accomplissement de ce prodige. Pendant que le mot *pratique* faisait connaître le fait, des images de différentes formes et composées d'éléments différents lui servaient de complément. Quand la voix était impuissante à faire comprendre la pensée, les images pouvaient en partie la transmettre. Dans les cas ordinaires, elle s'exprimait par le mot *pratique* et l'emblème réunis.

Le mot *théorique*, qui remplaça l'emblème, prit sa source dans l'articulation des voyelles, dans celle des diphthongues, réunion de deux voyelles qui ne demande qu'une seule émission de voix.

Composé de plusieurs syllabes, le mot nouveau exprima souvent tout à la fois l'être, son mode d'existence, ses obligations, ses prérogatives. Le mot *théorique* ne détrôna point le mot *pratique*, ils marchèrent ensemble et se donnèrent la main.

Les relations de nations à nations et de peuples à peuples ne contribuèrent pas peu à la richesse de la langue. On se fit des emprunts mutuels, et, plus d'une fois, deux peuples se confondant en un seul, leurs langues, avec le temps, formèrent une sorte d'alliage. C'est ainsi que, par le contact des Romains et des Gaulois, la langue des vainqueurs et celle des vaincus donnèrent naissance à la langue gallo-romaine, et que, lorsque plus tard les Francs établirent leur domination sur les débris de cette partie de l'empire romain, leur conquête rapprochant trois peuples d'origine diverse par des nécessités communes, la langue française se trouva formée.

Pour qu'une langue fasse des progrès, pour qu'elle se perfectionne, il faut nécessairement qu'elle soit dans les conditions que nous venons de faire connaître. Les tribus sauvages, celles qui sont restées à l'état primitif, qui ne se sont jamais rapprochées des peuples d'une autre origine, conservent leur langue telle à peu près qu'ils la parlaient aux premiers jours de leur existence.

On assure que l'on rencontre encore, dans des régions lointaines et peu explorées, des tribus dont tout le vocabulaire ne comprend pas deux cents mots.

La théorie sur la formation des langues que nous venons de faire connaître, serait une digression oiseuse, si nous ne devions pas la mettre en regard de la langue dont il nous reste à

parler. Nous l'avons empruntée au savant maître dont nous avons déjà prononcé le nom.

Quoiqu'elle nous paraisse très-rationnelle, l'étude bien superficielle que nous avons faite de la langue dont Pelletier nous a fourni les éléments ne vient point confirmer la thèse de l'éminent philologue.

Et pourtant les tribus sauvages de la terre d'Endéavour ont, plus qu'aucune autre, conservé le type des peuples primitifs. Les siècles ont passé sur leur tête sans rien changer à leurs mœurs, à leurs goûts, à leurs habitudes. Ne s'étant jamais trouvées en relation avec les nations civilisées, elles sont, à bien peu de chose près, telles qu'elles devaient être lorsqu'elles sortirent des mains du Créateur. Comment se fait-il que leur langue, quoique n'étant point une langue formée, ait, comme nous allons le voir, secoué les langes de la première enfance?

D'abord, loin de ne se composer que de quelques centaines de mots, le vocabulaire de ces tribus possède de véritables richesses. Les sauvages assurément n'ont jamais songé à classer les genres et les espèces, mais ils possèdent des mots pour exprimer les uns et les autres. Le mot *yomba*, arbre, par exemple, ne s'applique pas sans distinction à toute plante ligneuse; chaque espèce à son nom particulier. De même pour les membres d'une famille : *gatimenil*, grand'père; *mémérai* ou *mémé*, grand'mère; *peperai*, père; *pappei* ou *papa*, mère; *iondela*, frère; *capoul*,

l'ainé des frères; *yaaie*, sœur; *natchimen*, oncle; *namné*, cousin.

De même aussi pour toutes les parties du corps :

Cheveux.....	Jaunou.
Front.....	Pouha.
Sourcils.....	Mesmeneuille.
Œil.....	Bomtreuille.
Oreille.....	Malo.
Joue.....	Campa.
Nez.....	Nisi.
Barbe.....	Bouhoutienne.
Lèvre.....	Cahaman.
Dent.....	Camman.
Langue.....	Tapicou.
Cou.....	Capou.
Dos.....	Monté.
Bras.....	Comcoul.
Main.....	Mahiu.
Epaule.....	Tahoban.
Poitrine.....	Pidna.
Sein.....	Tioutihen.
Ventre.....	Tallée.
Cuisse.....	Caunelan.
Genou.....	Poinco.
Jambe.....	Brallé.
Pied.....	Atraba.

En parcourant cette longue nomenclature, on n'aura pas manqué de remarquer qu'aucun des mots qui la composent ne ressemble au cri échappé

de la poitrine; que ces mots ont donc dû subir de grandes transformations avant d'arriver au siècle où nous sommes; qu'enfin, pendant que, dans notre langue française si perfectionnée, les mots monosyllabiques sont encore bien nombreux, ils ont complètement disparu de la langue que parlent les sauvages de la terre d'Endéavour.

Maintenant comment ces mots se combinent-ils entre eux pour exprimer une action complexe?

Les sauvages sont de pauvres grammairiens, ils n'ont point d'article, point de pronom, point de régime. Le verbe ne se conjugue point, il est toujours employé à l'infinitif. Le singulier et le pluriel ne font qu'un.

Toujours le substantif précède le verbe, souvent on supprime le dernier, le rapprochement de deux substantifs ou d'un substantif et d'un ad-
verbe suffisant alors pour exprimer ce que l'on veut dire.

Ainsi: « il faut aller à la pêche demain », se traduira par les deux mots: — *Agalluda alcoman*. *Agalluda*, pêche; *alcoman*, demain.

« Mettre un bois dans l'oreille », *cacopa malo*: *cacopa*, bois; *malo*, oreille.

Quant au verbe, comme nous venons de le dire, il occupe la dernière place.

« Nous mangerons de la tortue demain », *troucoullou alcoman incongabo*: *troucoullou*, tortue; *alcoman*, demain; *incongabo*, manger.

Si le mot propre vient à manquer, on le remplace par une circonlocution. Le sentiment de

la faim, par exemple, a pour expression *oli menen*, ventre plat : *oli*, ventre ; *menen*, plat.

« Ces hommes ont grand'faim », *pamma oli menen* ; *pamma* signifiant homme.

Dans quelques cas rares, il est vrai, le mot ayant le même sens n'est pas le même dans la bouche du père et dans celle de la mère. Quand le père appelle son fils, il dit : *Peaden* ; la mère : *Moupa* ; une sœur aînée appelle son jeune frère *yaaden* ; une sœur plus jeune que lui l'appelle *yapaie*.

Bien que les noms de nombre se bornent à *niella*, un, et *paamo*, deux, la numération, grâce à l'addition, ne s'en trouve pas restreinte. Veut-on exprimer le nombre trois, on dit : *Paamo niello* ; le nombre quatre : *Paamo paamo* ; cinq : *Paamo paamo niello* ; ainsi de suite. On comprend que, lorsqu'il s'agit d'un nombre considérable, l'expression de ce seul nombre demande un temps si long qu'elle est capable de faire perdre haleine. Ainsi, pour exprimer le nombre mille, il faudrait répéter cinq cents fois le mot *paamo*.

Les sauvages, pour leur numération, ont bien plus souvent recours au geste qu'à la voix. S'agit-il de compter jusqu'à dix, la main gauche saisit les deux derniers doigts de la main droite, *un* ; puis les deux premiers, *deux* ; le pouce, *trois* ; le milieu de l'avant-bras, *quatre* ; le coude, *cinq* ; le milieu du bras, *six* ; l'articulation de l'épaule droite, *sept* ; la clavicule droite, *huit* ; la clavicule gauche, *neuf* ; l'articulation de l'épaule gauche, *dix* ; on ne va pas plus loin. Si l'on veut

exprimer le nombre onze, douze, on revient au point de départ. Chose curieuse, comme on le voit, on trouve dans cette manière de compter, le premier élément du système décimal.

Si nous avons dit tout à l'heure que la langue des sauvages, par la richesse de son vocabulaire et le nombre des syllabes qui composent ses mots, paraissait impliquer une contradiction avec la théorie des philologues, nous avons été loin de prétendre qu'elle pût être comparée à celle des peuples civilisés. Elle est suffisante en effet pour exprimer la pensée, quand cette pensée ne s'applique qu'aux actes purement matériels ; elle est bien moins riche quand il s'agit d'idées abstraites, du travail de l'esprit, des sentiments moraux. C'est que, chez les sauvages, la satisfaction des besoins du corps, celle aussi des appétits grossiers, est la plus impérieuse ; c'est que les mouvements de l'âme qu'ils ressentent dans certains accidents de la vie, se manifestent, suivant leur nature, par la joie ou par les larmes, par les battements du cœur et non par l'action du cerveau. Chez eux, jamais la pensée ne prend son essor vers les hautes régions, jamais elle n'embrasse les questions intellectuelles, jamais elle ne discute ni ne cherche à approfondir les croyances reçues. Imprévoyante du lendemain au delà de tout ce qu'on peut imaginer, elle ne s'occupe point des précautions qu'il faut prendre contre les maux qui peuvent surgir ; elle ne songe point, dans la prévision de

l'avenir, à modérer la consommation des biens que la nature vient lui offrir ; elle ne comprend pas le progrès ; elle ne sait pas ce que c'est que le perfectionnement. Les douceurs de la vie, la paix de la conscience, le calme de l'âme, ne sont point ses objectifs ; elle reste, en un mot, toujours terre à terre : elle procède autant de l'instinct que de la raison.

Pourtant ne soyons pas trop absolu. Oui, sans doute, la langue des sauvages est bien pauvre pour exprimer des sentiments qu'ils ne ressentent que d'une manière très-restreinte, mais comme ils n'en sont pas complètement dépourvus, ils ont aussi des mots pour y répondre.

Ainsi :

Bon.....	se dit Menné.
Méchant.....	— Oïo.
Courage.....	— Aillala.
Lâcheté.....	— Yachioaho.
Bon cœur.....	— Ayalla.
Passionné, amoureux	— Wolpillgobey.
Bel homme.....	— Pamman menné.
Belle femme.....	— Yequihuman menné.

On comprend que, chez les peuples où la transmission de la pensée ne laisse point de traces après elle ; où, pour s'exprimer, l'homme ne dispose que d'instruments dont l'action est aussi passagère que le vol de l'oiseau, où les images manquent et les empreintes n'existent pas, on comprend, dis-je, que l'histoire du passé

soit tout entière dans le souvenir et la tradition. C'est à la mémoire de ceux qui ont vu, à celle des vieillards, qu'il faut recourir pour s'instruire et apprendre. Mais comme cette faculté est bien loin d'être parfaite, qu'elle s'affaiblit avec le temps et avec l'âge, les enseignements qu'elle donne sont bien incomplets, quand ils ne sont pas remplis d'erreurs et de fables. D'ailleurs, ils ne peuvent remonter bien haut qu'en prenant le caractère de la légende, c'est-à-dire de croyances qui, pour ne pas être discutées, sont bien loin d'offrir le caractère de la vérité.

Nous n'accorderons donc qu'une confiance médiocre au récit suivant que faisait à Pelletier son père adoptif, récit d'autant plus suspect que *Maademam* n'avait pas été témoin du fait qu'il racontait, que ce fait remontait à une date éloignée, qu'il s'était passé à une assez grande distance de la tribu qu'il habitait.

— Pendant ma première enfance, disait-il, un homme d'un certain âge, appartenant à la race blanche, fut abandonné par son équipage, sur un point de la côte situé à huit ou dix journées de la nôtre. Cet homme était pusillanime et craintif, il ne voulait jamais pénétrer dans les bois, dans la crainte d'être mangé par les loups, qui pourtant n'existaient pas dans le pays. Trois ans passés avec les sauvages n'avaient rien ôté à sa timidité naturelle. Il ne fut point dévoré par les loups, il fut mangé par un de ses semblables. Voici dans quelle circonstance. Un jour que

d'imprudentes jeunes filles le poursuivaient de leurs agaceries, son innocence se révolta, et, dans un moment de colère, il tua celle qui s'approchait le plus près de sa personne. Comprenant bien vite toute la gravité de son crime, redoutant le châtement qui l'attendait, il voulut s'y soustraire par la fuite. Caché pendant le jour, il profita de l'ombre de la nuit, pour monter dans une pirogue et gagner le large. Malheureusement il eut l'imprudence d'emporter du feu. A sa lueur, le père de la jeune fille assassinée, qui, au retour de la pêche, venait d'apprendre sa mort, s'élance dans une pirogue, fait force de rames, atteint bientôt le fugitif, le tue d'un coup de gaffe, l'emporte à terre et se console, en se régaland de sa chair, de la perte qu'il vient de faire.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Si, aussi pudique que Joseph et bien autrement irritable, son émule punit de mort des provocations déshonnêtes; s'il fut puni à son tour de la même peine, Pelletier n'aura pas été le premier blanc qui ait vécu avec les noirs de la terre d'Endéavour.

Les sauvages, qui n'ont guère la connaissance de l'histoire, ont encore bien moins celle du calendrier. Ils ne songent point à la division du temps, n'en ont aucune mesure, distinguent seulement l'ombre de la lumière, prennent la vie comme elle se présente, sans compter les jours

qu'ils passent sur la terre. Ils ne peuvent pas avoir de mots pour exprimer les mois et les années, puisqu'ils n'en ont pas l'idée. Aussi, Peltier n'a pas pu savoir quelle était la durée moyenne de leur vie, il ignore si elle est au dessus ou au dessous de la nôtre.

CHAPITRE V.

Croyances. — Superstitions. — Traitement des maladies.

Ils sont bien rares, sur notre globe, les peuples qui ne croient pas à l'existence d'êtres supérieurs. Les bons et les mauvais génies, les esprits bien-faisants et consolateurs, les esprits diaboliques et méchants; ceux qui nous charment et nous trompent, ceux qui viennent à notre secours dans les plus grands dangers, ceux auxquels on élève des idoles, ceux que l'on peut attendrir par la prière, ceux que l'on ne peut toucher que par des sacrifices sanglants, quelquefois par des sacrifices humains, se partagent les parties du monde où les vérités de la religion chrétienne n'ont pas pénétré. Tous ont leurs croyants, leurs adorateurs et leur culte.

Presque seuls, les sauvages de la terre d'Endéavour n'ont aucune idée de l'existence de Dieu, ne voient nulle part la main céleste réglant les destinées humaines, n'ont jamais pensé à l'immortalité de l'âme, ne se sont jamais inquiétés de savoir si, après la mort, il y a une récompense

pour les bons, des châtimens pour les méchants. Quand, instruit dans leur langue, Pelletier vint à leur parler d'un Dieu éternel et tout-puissant, ils ne comprirent rien à un pareil langage; il eut beau insister et vouloir leur inculquer ses croyances, ils lui tournèrent le dos et s'en moquèrent.

— Mais qui donc, leur disait-il, a créé le premier homme, les animaux auxquels vous faites la chasse, les arbres qui vous donnent leurs fruits, les plantes et les poissons qui vous nourrissent? Croyez-vous, quand il vous faut tant de peine pour construire une pirogue, que la terre se soit formée toute seule; qu'il n'a pas fallu une main toute-puissante pour présider à sa création?

— Oh! sur ce point, répondaient les sauvages, tu n'as rien à nous apprendre, et nous savons aussi bien que personne qui a créé la terre. Lève donc la tête; ne vois-tu pas la lune qui nous regarde? C'est à elle, à elle seule, que la terre doit sa naissance. Elle est son enfant; nulle autre puissance ne peut prétendre à sa formation.

Si Pelletier répondait: — Mais alors qui a fait la lune? Ils restaient muets, sans vouloir continuer la discussion, ou bien, ils se raillaient de Pelletier, qu'ils traitaient d'imbécile.

Quand la lune cessait d'éclairer la terre, quand elle n'était pas dans son plein ou qu'elle s'éclipsait, ces phénomènes avaient une explication des plus simples; c'était un de ses habitants qui, au moment de sa mort, la couvrait de sang en tout ou en partie.

Le vieux bonhomme que les petits enfants de nos campagnes voient dans la lune, les sauvages en connaissent parfaitement l'histoire. De son vivant, il s'appelait *Traouais*. Homme fort et vigoureux, faisant ses délices de la pêche, il possédait un moyen infailible pour se procurer autant de poisson qu'il le voulait. Il employait, à cet effet, une herbe dont le suc avait la propriété de la coque du Levant : elle tuait les habitants de l'onde sans les rendre impropres à la nutrition.

Un jour que *Traouais* avait fait une pêche vraiment fabuleuse, et qu'il en avait porté le produit à terre, il arriva qu'un énorme poisson qui, paraît-il, n'avait subi qu'à moitié l'influence du suc d'herbe, se réveilla de sa léthargie. Il écarta ses énormes mâchoires, et, au lieu d'être mangé par le pêcheur, ce fut lui qui avala le nouveau Jonas. Aussitôt *Traouais* monta dans la lune. Depuis, chacun peut voir le gros homme au sein de sa nouvelle demeure. C'est en raison de sa présence dans l'astre qui, la nuit, éclaire la terre, que les naturels lui ont donné le nom du célèbre pêcheur. Le mot lune s'exprime, dans leur langue, par le mot *Traouais*.

Si bon pêcheur qu'ait été *Traouais*, il est possible de devenir son égal sans s'exposer à monter dans la lune. Il suffit pour cela de manger un homme, un blanc, de préférence à un noir. Aussi, un sauvage, qui n'avait pourtant nul goût pour l'anthropophagie, mais que l'amour de la

pêche et l'ambition dévoraient, se promettait bien de manger Pelletier, s'il venait à mourir avant lui; il ne le lui laissait pas ignorer, tout en lui donnant l'assurance qu'il était trop son ami pour hâter sa mort.

Les étoiles filantes, sur la nature desquelles on a beaucoup disserté, trouvent, chez les sauvages, une tout autre explication que celle donnée par la science. Cette explication ne leur appartient pas exclusivement; elle est admise par bien des paysans dans la Vendée. Les étoiles filantes sont produites par le passage des morts qui quittent cette terre pour aller en habiter une autre.

Les sauvages ne croient donc pas d'une manière absolue que tout finit avec la mort, ainsi qu'on pourrait le penser en les entendant nier l'existence d'une main créatrice. Ils admettent la métempsycose, non pas telle que l'enseignait Pythagore: l'âme humaine, suivant ce philosophe, passant dans le corps d'un animal immonde ou dans celui d'un homme supérieur, suivant que la personne qui en était animée avait fait le mal ou le bien pendant sa vie, pour revenir plus tard encore sous une autre forme. Ils sont persuadés que tous les noirs, sans aucune exception, reviennent à la vie en changeant de couleur, que, devenus blancs, ils vont habiter une terre située à l'ouest de la leur.

Pelletier n'était donc pour eux qu'un noir resuscité.

Une chose essentielle, propre à leur procurer, dans la seconde vie, des douceurs qui ne sont point à dédaigner, consiste dans l'extraction d'une des dents incisives du maxillaire inférieur. S'ils veulent boire de bonne eau dans l'autre monde, il faut de toute nécessité qu'ils se soumettent à cette petite opération.

N'ayant aucune croyance religieuse, les sauvages n'adressent point au Ciel des prières, pour obtenir de Dieu, quand elles leur sont nécessaires, des variations atmosphériques. Ils ont sous la main un moyen sûr et infaillible de changer le temps, suivant leur désir. Le sol de la terre est-il profondément desséché par les rayons du soleil ? l'eau va-t-elle manquer et bientôt seront-ils en peine d'étancher leur soif ? ils font un gros paquet de certaines plantes, et déposent ce talisman dans une terre ayant conservé un peu d'humidité. Après cela, la pluie ne se fait pas attendre longtemps. Seulement il arrive quelquefois que le succès dépasse leur attente, qu'à une sécheresse désolante succède une pluie torrentielle et continue ; que des grêlons viennent les atteindre jusque sous les arbres où ils ont cherché un refuge ; que l'inondation enfin menace d'un déluge la terre où l'on ne voyait tout à l'heure que poussière et feuilles jaunies. Pour conjurer ce danger, ils n'ont qu'à extraire de la terre les herbes dont l'effet avait été si puissant pour leur donner de la pluie ; il ne le sera pas moins pour ramener le beau temps. Qu'ils y

mettent le feu, et aussitôt les nuages se dissipent, le soleil éclairera de ses rayons les campagnes verdoyantes, l'atmosphère rafraîchie soufflera sa douce haleine, les oiseaux feront entendre leur joyeux ramage, la contrée deviendra un éden délicieux.

De la pluie et du beau temps, passons à l'orage et au tonnerre; la transition est toute naturelle.

Puisque Dieu est un mythe, l'éclat de la foudre n'est point, comme le croyait le paganisme, le bruit produit par les carreaux vengeurs que, dans sa colère, le maître de l'Olympe lançait sur la tête des pâles humains. C'est le bruit d'une lutte engagée dans une autre région habitée par les blancs. L'issue pourrait en être funeste aux noirs si les méchants l'emportaient, si encore les noirs ne se préparaient pas à opposer à leurs ennemis la plus vigoureuse résistance.

Le bruit du tonnerre n'est pas autre chose que le roulement de blocs de fer dont les mauvais hommes de la race blanche veulent se servir pour écraser les noirs. Heureusement que, parmi les blancs, il se trouve de bonnes et généreuses natures. Pendant que les uns, armés de leviers métalliques, poussent les blocs de fer dans un sens et les approchent de l'abîme d'où ils pourront être précipités sur les noirs, les autres s'y opposent et font des efforts dans un sens opposé. De ces chocs jaillissent les étincelles et naissent les coups de tonnerre; les éclairs et le bruit de la foudre n'ont pas d'autre cause.

Mais comme les bons pourraient bien n'être pas toujours vainqueurs, que leur défaite serait fatale aux noirs, ces derniers n'attendent point l'issue de cette rencontre en se croisant les bras; ils se préparent, au contraire, à prendre part à l'action. Rassemblés en groupes nombreux, ils poussent des cris menaçants, provoquant aussi du geste les scélérats qui leur veulent du mal. Or, les méchants étant presque toujours sans courage, les poltrons reculent, leurs coups s'affaiblissent peu à peu, bientôt ils ne se font entendre que dans le lointain; enfin ils cessent tout à fait, quand les misérables lâchent pied et prennent la fuite.

Ainsi que nous venons de le voir, toutes ces croyances tiennent plus à la fable qu'au surnaturel. Si la raison ne hante guère le cerveau des sauvages, si l'imagination en est quelquefois la folle du logis, on trouve bien moins chez eux que chez les peuples civilisés, les aberrations spiritualistes qui touchent à la folie. On n'y voit rien qui ressemble au magnétisme, au spiritisme, à l'illuminisme, aux conversations avec les morts ou avec des êtres imaginaires; en dehors de quelques-uns des grands phénomènes de la nature, auxquels ils donnent des explications étranges, ils ne s'arrêtent qu'aux choses palpables et matérielles. Dans le traitement des maladies par exemple, où nous voyons si souvent des esprits cultivés et des hommes intelligents négliger la science pour demander à des prati-

ques superstitieuses ou ridicules la guérison des êtres qui leur sont chers, les sauvages n'ont recours qu'aux moyens que la nature leur fournit. En font-ils un bon emploi? Je suis loin de le prétendre; connaissent-ils bien les propriétés des topiques dont ils se servent? J'en doute fort; leurs saignées sont-elles toujours faites à propos? Il est bien permis de le nier. Mais enfin ils s'adressent directement aux maladies qu'ils ont à traiter, sans recourir aux sorciers et aux tireurs d'horoscopes.

Je ferai connaître en quelques mots toute leur thérapeutique et leur matière médicale. Ce traité ne dépassera guère les bornes d'une page. Commençons par le cadre nosologique, qui est aussi fort restreint.

La plupart des maladies qui, chez nous, déciment l'espèce humaine, sont complètement inconnues sur la terre d'Endéavour. Quoique exposés, au moment où ils sont couverts de sueur, à des pluies dont les garantissent mal les moyens qu'ils emploient pour s'en préserver, les affections des voies respiratoires y sont très-rares, et, la plupart, sans gravité. Elles se bornent le plus ordinairement à de légères bronchites, qui, pour se guérir, n'exigent aucun traitement. Quant à la phthisie, j'ai lieu de croire qu'elle y est tout à fait inconnue, Pelletier m'ayant assuré qu'on n'y voyait jamais de ces toux qui se prolongent toute la vie, s'accompagnent d'un grand affaiblissement du corps, d'une grande émacia-

tion, et dont la terminaison est toujours mortelle. Pelletier n'a pas eu connaissance non plus que, dans sa tribu et dans les tribus voisines, il se soit jamais manifesté de fièvres éruptives; il n'y a jamais vu de rougeole, jamais de scarlatine, jamais de pustules en dehors de celles produites par les piqûres de moustiques; jamais il n'a rencontré un homme portant les traces de la petite vérole. La seule épidémie qui, pendant une période de dix-sept années, ait sévi sur la tribu, a été une épidémie dyssentérique; lui-même en fut atteint, mais assez légèrement. Il ne sait pas si les femmes, au moment de leurs couches, éprouvent des accidents graves, si elles sont exposées aux fièvres puerpérales qui font tant de ravages dans nos régions, car, lorsque l'heure de l'enfantement est arrivée, elles se retirent dans les bois, loin du regard des hommes. Il est très-disposé à croire cependant que tout se passe pour le mieux, puisque, au bout de trois semaines, à peu près, elles reparaissent, portant dans un petit berceau le nouveau-né. Il ne se rappelle pas avoir entendu dire qu'une seule ait succombé en donnant le jour à son enfant ou quelques temps après.

Les névroses y sont inconnues, jamais on n'y a vu d'aliéné. Autant que j'ai pu en juger par les symptômes dont je ne garantis pas l'exactitude, les maladies les plus communes seraient des insulations, des fièvres intermittentes, des rhumatismes; toujours aussi la morsure des ser-

pents venimeux, lors même qu'elle n'est pas suivie de la mort, entraîne de graves accidents.

Le traitement de toutes les maladies est peu varié, et, pour s'en instruire, il ne faut pas de longues études. Hormis le cas de morsures de serpents, il consiste dans une médication purement externe. Aussi le premier venu est-il apte à la mettre en pratique, et n'existe-t-il pas de personnes spéciales pour l'exercice de la médecine.

Pour toutes les maladies qui ont une action générale sur l'organisme, on fait une saignée au front. L'instrument qui sert à cette opération est un débris de bouteille. Armé de son morceau de verre, celui qui donne des soins au malade lui pratique plusieurs incisions longitudinales qui divisent la peau dans toute son épaisseur. Elles doivent être verticales et s'étendre de la racine des cheveux à l'espace compris entre les paupières; l'incision faite, pour augmenter l'écoulement du sang, on frappe doucement, avec une baguette en bois, les tissus environnants. Une fois l'opération terminée, on applique sur l'incision une herbe jouissant de propriétés particulières, herbe préalablement mâchée et enduite de salive. La nature de ce topique varie suivant la nature de la maladie; il est presque toujours souverain pour la guérir.

L'expérience, comme on peut le voir par sa photographie, en fut faite sur Pelletier, dont le front en portera toujours les cicatrices. Il était

malade depuis longtemps, et tous les trois jours en proie aux plus violents maux de tête. Le traitement eut un succès complet. Au bout de quelques jours, il revint complètement à la santé et reprit ses forces que la maladie avait épuisées.

Le front n'est pas le point exclusif où se pratique la saignée, toute douleur locale demande la même opération sur le point où elle se manifeste. En voyant des cicatrices à l'un de ses coudes, nous avons demandé à Pelletier d'où elles provenaient, et nous avons appris qu'elles étaient le résultat d'incisions qu'on lui avait faites pour le guérir de douleurs qu'il ressentait dans cette articulation.

Dans certains cas, les femmes entourent la tête de leur mari d'un lien herbacé, sans pratiquer aucune saignée. Elles y appliquent les lèvres, et font des efforts de succion prolongés. Ces efforts et l'âcreté des plantes qu'elles emploient, appellent le sang aux gencives et déterminent une légère hémorrhagie buccale que la femme s' imagine provenir de la tête de son mari. Inutile d'ajouter que, ayant entièrement la même conviction, le mari sent toujours sa douleur s'amoinrir, quand elle ne disparaît pas tout à fait.

Les blessures les plus graves et les plus fréquentes proviennent des attaques individuelles, des vengeances particulières, des guerres entre les tribus, des châtimens infligés aux coupables.

Ici encore, nous trouvons l'emploi des topiques herbacés. Ces blessures ne guériraient-elles pas

plus vite et plus sûrement si elles étaient abandonnées aux soins de la nature?

Enfin, les piqûres de moustiques, toujours si douloureuses et quelquefois suivies d'une inflammation assez étendue, sont soumises au même traitement : saignée locale et application d'herbes mâchées.

Nous venons de dire que la morsure des serpents venimeux était des plus graves. Au nombre des accidents généraux qui se manifestent à sa suite, on remarque une sécheresse extrême et un resserrement de la gorge. Pour ce cas seulement, on emploie une médication interne. Le malade avale, après l'avoir longtemps mâché, un tubercule à l'état de crudité. Ce tubercule, au dire de Pelletier, jouirait, pour guérir les morsures de serpents, de propriétés remarquables.

En dehors des morsures venimeuses, la panacée universelle, le remède à tous les maux, est la saignée avec application subséquente de l'herbe broyée avec les dents.

CHAPITRE VI.

Respect pour les morts. — Cérémonies funèbres.

Le sentiment, chez les sauvages, l'emporte de beaucoup sur le travail de la raison. Nous avons vu l'angoisse des mères quand elles attendent

leurs enfants; au moment de la mort des parents, la douleur de les avoir perdus se révèle par des manifestations plus touchantes encore. Si, comme dans l'Inde, les femmes ne mettent pas fin à leurs jours en se jetant dans le bûcher qui doit consumer le corps de leur mari, elles veulent aussi que la souffrance du corps se joigne à la douleur de l'âme. Pour qu'elles ne puissent jamais se distraire de la perte qu'elles viennent de faire, elles tiennent à en avoir sous les yeux, pendant toute leur vie, la marque indélébile. A cette intention, elles se font à la partie supérieure des cuisses des incisions profondes dont la trace ne s'efface jamais. En signe de deuil, elles se barbouillent la figure et le corps avec du noir de charbon, se croisent sur la poitrine des liens arrachés à des arbres, se couvrent la tête d'un petit bonnet en herbes qu'elles confectionnent elles-mêmes. Tous les autres membres de la famille portent le deuil de la même manière. Si l'enfant précède ses parents dans la tombe, la mère se noircit également la face et le corps, tandis que le père se barbouille de blanc depuis la tête jusqu'aux pieds. Le deuil est porté pendant une ou deux années, sans que, pendant tout ce temps, il soit permis d'y rien changer.

Au jour de la cérémonie funèbre, toute la tribu est convoquée, et nul ne manque de s'y rendre. Après le festin, viennent les danses, qui n'ont rien de commun avec celles des fêtes joyeuses. Les femmes seules font entendre leur

voix. Les chants sont lugubres, monotones et toujours entrecoupés de sanglots.

Les hommes dansent une sorte de danse macabre; non pas qu'ils aient avec eux des images représentant la mort, mais ils se prennent corps à corps, et, après de nombreuses étreintes, ils se laissent tomber, comme si eux-mêmes cessaient de vivre.

Les parents ne se contentent pas de pleurer leurs morts, ils ne veulent s'en séparer que le plus tard possible, et, pendant quinze à dix-huit mois, les portent partout avec eux. Comme ils ne connaissent pas l'embaumement, voici le procédé qu'ils emploient pour la conservation des cadavres. Ils les mettent en terre et les exhument trois jours après. Soixante-douze heures ainsi passées sous le sol, rendent la peau moins adhérente aux tissus sous-jacents. Ils s'arment alors de bouchons de paille et s'en servent pour frictionner si fortement le cadavre qu'ils ne tardent pas à l'en détacher complètement. Cette première opération faite, ils exposent le corps aux ardents rayons du soleil, et, pour en éloigner les mouches, allument un grand feu tout autour. Au bout de huit jours, le cadavre, entièrement desséché, présente l'aspect d'une momie.

Dès qu'il n'est plus susceptible de décomposition, ils lui font une enveloppe, au moyen de l'écorce d'un arbre qui se détache facilement de sa partie ligneuse, puis ils la fixent fortement

autour du corps, avec des lianes. Ils y ajoutent ensuite deux perches, l'une verticale, dépassant la longueur du cadavre et l'empêchant de ployer, l'autre horizontale, toutes deux également attachées avec des lianes. Cette disposition permet de le transporter à deux, chacune des extrémités de la perche horizontale s'appuyant sur l'épaule des porteurs. La sainte relique les suit partout jusqu'au jour où ils lui donnent la sépulture de la terre.

Ils ne déposent point ces restes chéris au pied d'un arbre, sur le bord d'un fleuve ou dans le creux d'un rocher; ils ont un lieu particulier affecté à cette destination. Leur cimetière porte le nom de *Manillecalgo*; il est pour tous un objet de vénération. Chaque mort est recouvert de coquilles, d'arêtes de poisson, d'os d'animaux et de cachalots, que surmonte, en guise de pierre tombale, une tête de tortue.

Les vieillards seuls sont inhumés aussitôt après leur mort, sans qu'au préalable leur cadavre ait suivi la famille dans toutes ses pérégrinations. Non pas que leur mort n'inspire que de faibles regrets, non pas qu'ils jouissent d'une moindre estime que ceux qui sont plus jeunes, mais parce que l'on s'imagine qu'affaibli par l'âge, leur corps se prêterait mal à l'opération de la dessication; celle-ci étant incomplète, il deviendrait impossible de le transporter à de longues distances sans le briser.

Le respect des morts, qui est presque un culte

pour la famille du défunt, existe même pour ceux de l'ennemi. Bien loin de scalper le cuir chevelu du guerrier qui vient de tomber sur le champ de bataille, et de s'en faire un trophée, comme cela se pratique ailleurs, les vainqueurs ici se comportent pour leur cadavre comme s'il était celui d'un de leurs proches. Quand il est desséché, deux hommes le prennent sur leurs épaules et le rapportent à la tribu à laquelle il appartenait. Ils n'ont aucun risque à courir en remplissant cette mission sainte, le fardeau dont ils sont chargés étant un sauf-conduit que l'ennemi, si féroce qu'il puisse être, respecte toujours. Il arriva une fois à Pelletier de remplir cette tâche plus émouvante que périlleuse.

Ajoutons en terminant que le souvenir de ceux qu'ils ont perdus ne s'efface jamais complètement de leur mémoire; un signe, un mot, suffisent pour le réveiller. Aussi prennent-ils les précautions les plus délicates pour ne pas le rappeler. Ils s'abstiennent, autant qu'ils le peuvent, de parler au survivant de la perte qu'il a faite, et quand ils y sont forcés par les nécessités de la conversation, ils se servent toujours d'une circonlocution. Si, par exemple, *Maademan* était venu à mourir avant sa femme, ils n'auraient jamais prononcé son nom devant elle, ils auraient dit : L'oncle de Sassy ou le père adoptif de Pelletier.

Ne devons-nous pas être confondus d'étonnement en trouvant chez des sauvages, chez des

peuplades vivant presque à l'état de bestialité, de pareils sentiments? Et quand, jetant les yeux autour de nous, nous voyons avec quelle rapidité le temps emporte les regrets sur son aile, ne devons-nous pas rougir de notre civilisation? Il est vrai que dans les tribus de la terre d'Endéavour, les enfants n'attendent pas une grosse succession de leurs parents, et que la mort d'un père ou d'une mère, d'un frère ou d'une sœur ou de quelques autres de leurs proches, ne vient pas réaliser pour eux ce que nous nommons de *belles espérances!*

CHAPITRE VII.

Toilettes et parures. — Assemblées, fêtes, danses et chants.

La toilette des sauvages! La nature seule en a fait les frais, et pourtant on n'y peut guère adresser aux dames le compliment que faisait Orosmane à Zaïre :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Hommes et femmes, au contraire, ne se trouveraient pas mal de dissimuler leurs formes sous quelques falbalas. Dans les grandes circonstances seulement, ils empruntent aux arbres des branches de verdure pour s'en faire une toilette bien digne d'être chantée par les poètes bucoliques. Ainsi, les jours de bal, ils se mettent à la ceinture et autour de la tête les rameaux qu'ils en ont

détachés. Quelques-uns, les privilégiés, ceux qui ont pu en obtenir des blancs avec lesquels ils se sont trouvés un instant en relation pour faire des échanges, ornent leur front d'un ruban aux couleurs éclatantes; ce ruban, taillé en forme de bande, est le plus souvent un morceau de mouchoir rouge dont les fashionables des deux sexes se sont partagé les lambeaux. Les ceintures et les couronnes vertes sont d'une grande simplicité, elles n'apparaissent jamais émaillées de fleurs. Chacun se peint le corps suivant son goût. Mais comme les caprices de la mode ne varient guère, les couleurs que l'on emploie sont presque toujours les mêmes.

Voilà pour la modiste. La part du joaillier n'est pas beaucoup plus considérable. Le collier, qui plus que tout le reste attire le regard, vient de l'étranger; ce sont les Anglais qui le donnent aux sauvages en échange de poissons ou d'autres objets. Ordinairement il est fait de coquillages; quelquefois il est composé de pierres brillantes.

La besogne du coiffeur est bien plus simple encore.

Ceux qui se laissent croître la barbe et les cheveux ne les disposent point d'une manière particulière. Les plumes d'autruche, si communes dans le pays et si recherchées de nos dames, ne paraissent jamais sur la tête des danseuses.

Il est d'autres agréments personnels, dont, non-seulement tous les élégants des deux sexes

mais aussi tous ceux qui ont le moindre souci de plaire, ne peuvent se passer. Ce n'est pas sans de vives souffrances que quelques-uns peuvent s'obtenir; mais, quand on veut jouir de quelque considération, quand on ne veut pas s'exposer aux railleries et aux quolibets, il est indispensable de s'y soumettre et même de les réclamer.

Le premier de tous, celui que le sexe à qui appartient la toute-puissance a seul le droit de porter, s'attache au lobe de l'oreille. Ce n'est point le diamant dont nos belles dames sont quelquefois si fières. Le bijou des sauvages est bien d'une autre nature, a bien une autre forme et de plus grandes dimensions. C'est un cylindre en bois creux, d'une longueur d'au moins six centimètres et d'un diamètre de deux à peu près. Au reste la grosseur de ce cylindre varie; plus elle est considérable, plus il est estimé. Voici le procédé qu'on emploie pour l'implanter dans le lobe de l'oreille. On commence par percer le lobe avec un os à pointe aiguë, comme s'il s'agissait simplement d'y adapter une boucle d'oreille, et l'on y introduit un cylindre de la grosseur d'une plume. Le lendemain, on le remplace par un autre un peu plus gros; le surlendemain, par un troisième plus gros encore, et, en augmentant toujours son volume, on obtient une dilatation telle que l'on arrive à un cylindre plus gros et plus long que le pouce.

Le lobe de l'oreille, par le poids qu'il supporte,

est alors entraîné en bas, et il n'est pas sans exemple qu'il vienne reposer sur l'épaule. Dans ce cas, c'est une suprême beauté, elle donne de grands succès à l'heureux mortel qui possède un pareil avantage. D'ordinaire, on porte un cylindre à chaque oreille; Pelletier se contenta d'en orner son oreille droite.

Les cylindres de bois, employés comme ornement de l'oreille, n'appartiennent point en propre aux sauvages de la terre d'Endéavour. La mode en est répandue au loin, on la trouve jusque dans l'Inde, particulièrement dans la tribu des Lenguas.

De l'oreille il nous faut passer au nez. On en perce la cloison avec l'instrument qui avait servi à percer l'oreille, et l'on introduit dans le trou qu'on vient d'y pratiquer un coquillage de forme allongée, ayant à peu près la grosseur d'une paille, et ne dépassant guère les ailes du nez.

Le cylindre et le coquillage s'enlèvent la nuit, pour être remis à leur place quand le jour vient à paraître.

Nous avons vu que l'extraction d'une des incisives de la mâchoire inférieure donne, pour l'autre vie, la garantie de boire une eau de bonne qualité. Elle offre un autre avantage dont on jouit immédiatement : celui d'augmenter les agréments du visage. Pelletier s'y montra insensible. Au risque de ne se désaltérer, après sa mort, que d'une eau puante et bourbeuse, au

risque de garder une marque disgracieuse, il voulut conserver toutes ses dents.

Il ne put se refuser à une dernière opération devant laquelle il avait reculé d'abord, opération dont il gardera éternellement de belles traces. Elle est assurément bien douloureuse, mais, comme elle donne le don de plaire, que ceux qui s'y refusent sont des personnages si ridicules qu'on les montre au doigt, il n'y avait pas à hésiter. Le procédé opératoire est des plus simples. L'instrument que l'on emploie est un morceau de verre dont on se sert comme d'un bistouri. Avec ce morceau de verre, on fait des incisions profondes sur différentes parties du corps; on commence presque toujours par la région abdominale. Là elles doivent être horizontales. Le but que l'on se propose étant d'obtenir des cicatrices très-apparentes, qui s'élèvent au dessus du niveau de la peau, on ne veut pas que l'incision laisse après elle une trace seulement linéaire. Pour empêcher qu'il en soit ainsi, on a soin, tous les deux jours, d'écarter les bords de la plaie, de presser en dehors de ses côtés, pour faire saillir les tissus qui se trouvent au fond, de les accrocher, s'ils ne proéminent pas assez. On se garde bien de réprimer les bourgeons charnus qui se développent, et, quand une cicatrice bien accentuée est produite, on commence, au dessus et au dessous de la première, une seconde incision, que l'on pratique et que l'on traite de la même manière.

On ne se borne pas au nombre deux; il est rare que, dans la même région, on en pratique moins de cinq. D'une partie du corps on passe à une autre. Celui qui en porte le plus et chez lequel elles sont le plus apparentes est incontestablement le plus beau. Les deux sexes s'empressent également d'offrir aux yeux cette rare distinction.

On comprend quelles souffrances il en doit résulter. La peau est douée d'une grande sensibilité, et sa section avec un instrument dont le tranchant est mal affilé, comme doit l'être une lame de verre, cause nécessairement de bien vives douleurs, qui deviennent atroces par la nature des pansements et par l'exposition à un soleil brûlant. Comment se fait-il que des accidents secondaires, des érythèmes, des érysypèles, des phlegmons, ne se développent pas sous l'influence de ces causes diverses? Il paraît qu'à part la souffrance, tout se passe pour le mieux. Sans doute on a souffert, sans doute on a passé bien des nuits sans sommeil; mais quelle douce récompense à la suite! Combien les fleurs font oublier les épines! On possède désormais le don charmant de plaire. Pouvait-il s'acheter trop cher?

C'est dans les assemblées que tous ces agréments jettent le plus vif éclat. A certains jours de l'année, qui n'ont rien de déterminé à l'avance, chaque tribu donne une fête, à laquelle sont invitées les tribus voisines. La danse en fait le charme principal. Comme chez nous, il y

en a de plusieurs sortes; comme chez nous encore, le bal s'ouvre plutôt le soir que dans la journée. L'astre des nuits ne projetant qu'une lumière insuffisante, il est indispensable de lui venir en aide. A défaut de lustres et de candélabres, la tribu se sert, pour éclairer les invités, de torches faites avec l'écorce d'un arbre appelé *alquier*.

L'orchestre se compose de quatre ou cinq musiciens, qui s'asseyent à terre, et commencent les chants, que toutes les voix répètent après eux. Ils n'ont, pour s'accompagner, aucun instrument, pas même le chalumeau pastoral. Ils marquent la mesure en frappant l'une contre l'autre deux baguettes en fer ou en bois.

Les hommes et les femmes ne se mêlent point dans la danse : ils se tiennent à une distance de sept à huit mètres les uns des autres. Rangés sur une ligne, ils dansent les uns après les autres, ou tous ensemble, suivant le genre de la danse, ne se donnant jamais la main. Ils écartent beaucoup les jambes, et leurs pas les plus remarquables sont des bonds merveilleux. Les bras sont aussi de la partie : ils les élèvent vers le ciel de toute leur longueur, et gesticulent avec une grande animation.

La danse des dames ressemble assez à celle des hommes; elle est pourtant un peu moins accentuée.

C'est dans cet aimable exercice que se manifestent surtout les grâces des deux sexes. Les

beaux danseurs y sont très-remarqués, et, plus d'une fois, les dames, charmées par tant d'attraits, leur lancent à la dérobée un doux regard, sans pourtant leur parler jamais. La prudence commande d'agir ainsi. Le moindre mot, le moindre signe, s'ils étaient remarqués, éveilleraient des jalousies furieuses; les gestes de la danse feraient bientôt place à ceux du pugilat.

Pendant que la jeunesse danse, les vieillards se livrent à la conversation, et les enfants s'amuse-
ment.

Les chants varient avec la danse. La plupart ne se composent que d'une seule phrase sans cesse répétée, phrase dont, à quelques rares exceptions près, les mots n'appartiennent point à la langue du pays. D'où viennent-ils? C'est ce qu'il est bien difficile de savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux qui les font entendre n'en comprennent pas le sens.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir faire mettre ces chants en musique par un compositeur distingué de notre ville, M. Edouard Garnier. L'étude dont il a bien voulu les accompagner aura un grand intérêt au point de vue de l'art; elle formera certainement la page la plus curieuse de cette notice. Nous remercions bien M. Garnier de nous avoir autorisé à les reproduire. On les trouvera à l'appendice de ce livre.

Au jour, le festin commence. C'est la tribu sur le territoire de laquelle a lieu l'assemblée qui en

fait tous les frais. A cette intention, et contrairement à ses habitudes, elle s'est approvisionnée de vivres. Le menu du repas se compose d'ignames, de quelques autres tubercules, de fruits, de poissons, de coquillages, de gibiers à poils et à plumes. Pour boisson, de l'eau miellée, sans addition de certaines plantes aromatiques, qui, sous le nom d'hydromel, peuvent donner, par leur fermentation, des propriétés enivrantes à cette boisson.

Au festin, qui, pour la plupart, se prolonge longtemps, succèdent le repos et le sommeil. La danse et les chants recommencent le lendemain soir. Les assemblées durent ordinairement deux jours, après lesquels les tribus se séparent, en se prodiguant les marques de la plus vive amitié.

CHAPITRE VIII.

Guerres des tribus. — Combats individuels. — Châtiments infligés aux coupables.

La bonne harmonie est loin de régner toujours entre les tribus. Aux relations les plus amicales vient souvent succéder la guerre. Ce n'est point l'ambition, la soif des conquêtes, le désir d'étendre ses droits, l'appât des richesses et de la toute-puissance qui leur donnent naissance. Elles tiennent à des causes purement individuelles, à des violences sur les personnes, le

plus souvent à l'enlèvement des femmes, avec ou sans leur consentement. Jamais les tribus n'ont à défendre leur territoire contre les empiètements d'un Cyrus ou d'un Alexandre. C'est plutôt quand Pâris enlève Hélène à Ménélas, qu'elles poussent leur cri de guerre. Voici, d'ordinaire, comment les choses se passent.

Dans le cas d'un accord mutuel, la femme, sous prétexte de chercher des ignames ou des fruits, s'écarte le plus qu'elle peut de ses compagnes et se rend au lieu du rendez-vous qui lui a été donné dans une entrevue secrète. Ils n'y sont pas plutôt arrivés, que le séducteur et sa complice se hâtent de s'enfuir, dans la crainte d'une terrible vengeance.

Dans le cas d'un rapt accompli par la violence, le coupable n'est presque jamais seul : le plus souvent un ami l'accompagne. L'innocente victime qu'il entraîne malgré elle veut-elle opposer de la résistance, tous deux la menacent de leurs flèches. La peur de la mort l'emportant alors sur tout autre sentiment, elle abandonne, non sans regret, sa tribu et sa famille.

Il faut bien dire pourtant que, d'ordinaire, la surprise est assez difficile. Il existe, dans le pays, un oiseau qui, sentinelle avancée, ne manque jamais à sa consigne. En vain l'ennemi y met-il les plus grandes précautions; en vain ne s'avance-t-il que sur la pointe du pied : l'oiseau ne se laisse pas surprendre. Il marcherait avec la légèreté de Camille, les épis ne ploieraient point

sous ses pas, que, par un cri d'alarme, il signalerait son approche.

Le mari ne reste pas longtemps sans apprendre à quelle tribu appartient le ravisseur de la femme qui lui a été enlevée. Pour qu'elle lui soit rendue, il fait entendre les réclamations les plus vives. Restent-elles sans effet, toute la tribu prend parti pour l'époux outragé. Tous les siens se répandent dans les tribus voisines et amies, criant de toute la force de leurs poumons : *Caouis ! caouis !*

A cet appel les tribus se lèvent en masse, et, dans une assemblée générale, déclarent la guerre à celles qui paraissent participer au rapt en refusant de livrer ses auteurs.

Alors, adieu la chasse, adieu la pêche, adieu tous les autres exercices. Tout entiers aux désirs de la vengeance, les guerriers partent, suivis de leurs pères, de leurs enfants, de leurs femmes, laissant à ces dernières le soin de chercher les aliments dont ils ont besoin.

La campagne est toujours de courte durée. Entreprise pour la même cause, la guerre de Troie dura dix ans, et, en la ramenant sous le toit conjugal, Ménélas dut trouver Hélène un peu vieillie. Ici les choses se passent plus rapidement, et l'*Iliade* des sauvages ne pourrait avoir que des chants bien courts. Si l'on y trouve quelquefois Andromaque inconsolable de la mort d'Hector, si Énée est très-disposé à emporter Anchise sur ses épaules, le bouillant Ajax, le sage

Ulysse, Agamemnon, Pyrrhus, Nestor, n'y paraissent jamais.

Comme toujours, les sauvages marchent au devant de l'ennemi sans être sous le commandement de personne. Ils n'ont point d'éclaireurs, point de grand' gardes; leur plan de campagne est des plus simples et n'exige point d'études stratégiques. Les deux armées, qui rarement se composent de plus de quatre-vingts hommes chacune, s'avancent l'une contre l'autre sans chercher à se surprendre, sans se tendre d'embuscade. Les guerriers confient une partie de leurs flèches aux enfants qui marchent à leur suite, et se tiennent prêts à combattre. Aussitôt que les deux armées sont en présence, le cri de guerre *Coubedè! coubedè!* — terme injurieux qui répond au mot grossier employé souvent, en France, pour désigner une femme de mauvaise vie, — part de tous les rangs. Mais ce n'est guère que lorsqu'elles sont à une distance d'une trentaine de mètres l'une de l'autre, que la lutte commence. Jamais les combattants ne se prennent corps à corps. N'ayant ni lances, ni haches, ni casse-tête, c'est leur adresse qui décide seule du sort de la bataille. Au cri de *Coubedè!* répété dans les deux camps, se joignent des cris inarticulés que poussent tous les sauvages en lançant leurs flèches. Pour les séparer, les vieillards, au risque d'être atteints eux-mêmes, se jettent entre les deux armées ennemies, font tous leurs efforts pour arrêter les combattants, pour les empêcher

de rougir le sol de leur sang. Les femmes en font autant : elles pleurent, elles poussent des gémissements ; puis bientôt, s'animant aux cris de leurs maris, elles-mêmes en viennent aux mains. Pendant que les hommes continuent à se darder de loin, elles s'approchent, s'empoignent et s'administrent de rudes coups.

Le combat ne finit point faute de combattants. Quand un certain nombre de soldats ont reçu des blessures, quand quelques-uns ont mordu la poussière, l'armée la plus maltraitée prend la fuite, laissant aux vainqueurs le champ de bataille. Ceux-ci sont impitoyables, jamais ils ne font de prisonniers. Ils achèvent le malheureux blessé resté étendu sur le sol, quitte à rendre son cadavre à sa famille ou à sa tribu. Les fuyards se sauvent au loin et la poursuite n'est jamais acharnée. Il est bien rare que la guerre dure longtemps. Après le premier combat, les vieillards, plus heureux qu'au commencement de l'action, reprennent leur mission pacifique, et chaque tribu rentre sur son territoire, sans garder dans le cœur ces haines qu'éternisent chez nous les guerres de nations à nations. La paix se fait sans rançon, sans cession de provinces, sans qu'il ait été besoin de la préparer par de longues négociations, sans autre garantie que le dépôt des armes. Souvent même elle manque le but pour lequel elle a été faite, alors même que la tribu qui l'a commencée reste victorieuse. S'il arrive en effet que le mari rentre quelquefois en

possession de la femme qui lui a été enlevée, il n'est pas rare non plus qu'elle et son ravisseur gagnent l'intérieur des terres et disparaissent sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus.

Si sincère qu'elle puisse être, la paix est rarement de longue durée. La même étincelle rallume l'incendie, la même cause, en se renouvelant, produit les mêmes effets. Pendant son séjour dans la tribu d'*Ohantaala*, Pelletier a vu éclater douze guerres dont il ne s'est pas borné à être le témoin impassible, mais auxquelles il a pris une part très-active. Il a été assez heureux pour s'en tirer sain et sauf, pour n'en rapporter aucune blessure.

La pénalité contre les crimes est très-restreinte : le vol, l'injure, les coups mêmes quand ils ne produisent pas des blessures trop graves, restent impunis. Seuls, l'assassinat et les blessures faites avec des flèches, reçoivent un châtiment sévère, n'encourant pourtant la peine de mort que dans de rares éventualités. Si, par exemple, un homme s'est rendu coupable d'assassinat ou de blessures graves, il est obligé de se placer à trente mètres environ de ceux que la famille du défunt ou du blessé a désignés pour en tirer vengeance. Ceux-ci, armés de flèches, lui en décochent une trentaine. Elles peuvent lui porter un coup mortel, mais il est bien rare qu'il en soit ainsi. Pour l'en préserver, il est assisté d'un ami, qui cherche à les écarter avec un bâton. Quand il a été assez heureux pour n'en recevoir

aucune atteinte, tout n'est pas fini pour lui. Il doit se rendre alors auprès des parents de la victime pour que l'un d'eux lui enfonce une flèche dans la cuisse. Alors même que la flèche lui aurait traversé toute l'épaisseur des tissus, la blessure qu'elle aurait faite n'est pas aussi douloureuse que l'opération rendue nécessaire pour son extraction. Comme il est impossible de la retirer sans causer des douleurs atroces, puisque son dard a plusieurs branches crochues, et que les tentatives d'extraction n'auraient pour effet que d'opérer des déchirures, il faut recourir à un autre procédé. On fait donc une large incision avec une lame de verre, et quand les tissus auxquels adhéraient les crochets sont nettement coupés, on retire la flèche sans rencontrer de difficulté. C'est toujours à la partie supérieure et postérieure de la cuisse que la flèche est enfoncée.

Quand il s'agit d'une blessure simple, on applique au coupable la peine du talion ! Suivant que le bras, la cuisse ou toute autre partie du corps ont été atteints, c'est à son bras, à sa cuisse ou à la région correspondante de son corps que la flèche est enfoncée.

Dans le cas de meurtre, l'assassin est obligé de se noircir la figure et le corps, en signe de deuil, sans pouvoir se laver, jusqu'au jour où le cadavre de la victime est déposé dans le champ du repos. Il lui est interdit de parler à ses parents autrement que par signes.

La blessure est-elle de peu de gravité, son auteur se noircit également le corps pendant un temps qui n'a rien de déterminé à l'avance. Quand le blessé est guéri, une assemblée se réunit pour décider s'il y a lieu de quitter son deuil, l'habitude étant de porter le deuil du blessé aussi bien que celui du mort.

Enfin, en cas de mort, pour que son crime lui soit tout à fait pardonné, pour qu'après l'accomplissement de sa peine, il lui soit permis d'adresser la parole aux parents de celui qu'il a tué, le coupable doit leur fournir, pendant un certain temps, des aliments de premier choix. Cette obligation ne se borne pas aux parents en ligne directe, elle s'étend à tous les autres membres de la famille; elle est également imposée à l'auteur d'une simple blessure; mais alors le blessé seul reçoit une rançon alimentaire, ses parents n'y participent pas.

Aucune juridiction ne détermine les sanctions pénales; l'habitude fait force de loi, personne ne cherche à se soustraire à ses exigences. On ne pourrait pas le faire, d'ailleurs, sans s'exposer aux vengeances particulières.

La flèche, comme nous venons de le voir, est donc, sur la terre d'Endéavour, tout à la fois l'instrument du meurtre et celui du châtiment. Nous allons la trouver l'instrument le plus puissant pour procurer aux sauvages les principaux aliments dont ils se nourrissent: la chair et le poisson.

CHAPITRE IX.

Chasse. — Pêche. — Art culinaire.

C'est à la chasse et à la pêche que les sauvages demandent leur nourriture la plus succulente, celle qu'ils préfèrent de beaucoup aux produits de la terre. Le pays est assez riche en gibier, et la côte en poissons, pour qu'ils y trouvent de quoi satisfaire leur sensualité gourmande, je devrais dire leur gloutonnerie. Il n'y a pas jusqu'aux serpents et aux crocodiles qui ne soient pour eux un mets savoureux. Les gros serpents, ceux dont le volume dépasse de beaucoup celui des serpents venimeux, sont les seuls qu'ils mangent. Quant aux crocodiles, voici comment ils leur font la chasse. Mais, avant d'aller plus loin, je me demande si les énormes lézards que Pelletier appelle crocodiles ne sont point des caïmans. D'Orbigny assure qu'il n'existe pas de crocodiles dans l'Australie. Quoi qu'il en soit, j'adopterai la dénomination de Pelletier. La question, d'ailleurs, au point de vue de la chasse, n'offre aucun intérêt.

Le crocodile dépose ses œufs sur un terrain marécageux, et, en attendant leur éclosion, ne s'en éloigne guère. La femelle même prépare à l'avance quelques broussailles qu'elle dispose de manière à servir de couche à ses petits aussitôt leur naissance. L'œil du chasseur aperçoit faci-

lement la trace qu'ont laissée les crocodiles, et, sachant bien qu'ils ne sont pas loin, il s'apprête à en faire sa proie. A cet effet, il arme sa main d'une sorte de pique faite avec un bois bien dur et bien résistant, se précipite sur l'animal aussitôt qu'il l'aperçoit, le frappe à la tête, et cherche à lui crever les yeux. A chaque coup qu'il reçoit, le malheureux crocodile pousse des cris semblables aux aboiements du chien, jusqu'à ce que, frappé mortellement, il gise sans mouvement sur le sol. Alors le chasseur le traîne ou l'emporte sur ses épaules, suivant que son volume et son poids sont plus ou moins considérables. Il ne s'éloigne pas sans en avoir cherché les œufs, qu'il trouve d'ordinaire assez facilement. Le produit de cette chasse lui permet de se nourrir et de nourrir sa famille et ses amis pendant plusieurs jours.

A défaut de crocodiles, le chasseur ne néglige pas des lézards beaucoup plus petits. Il en est très-friand, ainsi que des hérissons, et fait avec leur chair d'excellents repas.

Mais ce sont là les chasses les moins intéressantes, celles qui ne demandent ni adresse, ni connaissances cynégétiques. La faune du pays est assez riche pour lui donner matière à de brillants exploits. Sur la côte, les palmipèdes abondent; en avançant dans les terres, on trouve un grand nombre d'oiseaux appartenant à des classes différentes : ce sont plus particulièrement des perruches blanches à tête jaune, des ka-

katoës, des poules sauvages, des tourterelles, des pigeons, des autruches. Les pigeons et les tourterelles nichent dans les bois, et les sauvages mangent leurs petits quand ils sont sur le point de prendre leur vol. Une fois que ces oiseaux ont abandonné leur nid, ils leur font, comme aux autres, la chasse avec leurs flèches. Celle des pigeons se fait quelquefois d'une autre manière. Ces oiseaux se tiennent en si grandes bandes, qu'on laisse de côté la flèche, qui ne pourrait en atteindre qu'un seul à la fois, pour recourir à un moyen plus expéditif. Comme leurs bandes, serrées et nombreuses, traversent souvent, ainsi que nous le voyons dans les Pyrénées, où elles sont connues sous le nom de bandes de palombes, des sentiers très-étroits à travers les montagnes, le chasseur monte dans un arbre, où il s'embusque à la hauteur de leur vol. La bande vient-elle à passer à sa portée, il frappe au travers avec une perche dont il s'est muni auparavant. Sous ses coups redoublés, le nombre des victimes se multiplie, et le sol en est bientôt couvert.

Mais la grande chasse, celle qui demande tout à la fois l'adresse et la ruse, celle que l'on ne peut faire sans l'aide du chien, est la chasse à l'autruche. On sait comment on la pratique dans d'autres contrées. Cet oiseau, dont la taille s'élève quelquefois jusqu'à six pieds, est un coureur émérite. S'il disputait le prix sur le turf, nul cheval ne pourrait lutter avec lui. Aussi les

Arabes, montés sur leurs coursiers, le poursuivraient-ils inutilement, s'il fuyait en ligne droite. Malheureusement il fait presque toujours des circuits. Le chasseur, qui connaît ses habitudes, manœuvre en conséquence. Au lieu de le suivre pas à pas, ils parcourt le diamètre du cercle dont l'autruche parcourt la circonférence, et, faisant bien moins de chemin qu'elle, finit par la lasser et s'en emparer.

La chasse des sauvages de l'Australie septentrionale diffère entièrement de celle des Arabes. Puisqu'ils n'ont point de cheval, il leur est impossible de forcer un oiseau dont l'agilité des pieds est merveilleuse. Ils manœuvrent tout autrement et lui dressent une embuscade. Nous avons dit que les chiens sauvages sont très-communs sur la terre d'Endéavour; il s'en trouve aussi de parfaitement dressés, et qui pourraient concourir avec nos meilleurs chiens d'arrêt. Leur alimentation n'est point une charge pour ceux qui les possèdent: ils remplacent les chats et vivent de rats, dont ils font une prodigieuse consommation. Quand il part pour la chasse, le sauvage est toujours accompagné de son fidèle Achate.

Aussitôt qu'il aperçoit le pas d'une autruche, le chasseur s'embusque, et le chien, se mettant en quête, ne tarde pas à la dépister. A sa vue, l'autruche, loin de fuir, court sur lui et le fait battre en retraite. Si l'autruche ne continue pas sa poursuite, le chien revient à la charge et la

provoque par ses aboiements. L'autruche lui donne de nouveau la chasse, et le chien prend encore la fuite, se rapprochant de plus en plus du lieu où son maître est caché. Ce jeu se continue jusqu'au moment où, après mille détours, l'autruche ne se trouve plus qu'à quelques mètres du chasseur. Celui-ci alors lui décoche une flèche, et aussitôt homme et chien se précipitent sur le pauvre blessé, qui ne tarde pas à succomber sous leurs coups.

Il y a deux espèces d'autruches, les noires et les blanches. Les noires se tiennent dans les montagnes; les blanches dans les plaines. Ce n'est guère qu'aux premières que les sauvages font la chasse. Les œufs de l'autruche, aussi bien que sa chair, sont un aliment très-recherché. Ces œufs sont très-gros, la ponte ne s'en élève pas à moins de quinze. L'autruche les dépose dans un lieu exposé au soleil et ne les couve que pendant la nuit. Ceux de l'autruche blanche passent pour avoir des propriétés abortives; aussi la femme enceinte se garde-t-elle bien d'en manger; seuls les hommes et les vieilles femmes en font leur repas.

Le droit de manger l'autruche blanche et ses œufs est interdit aux enfants et aux jeunes gens. Il faut être arrivé à l'âge adulte pour obtenir cette permission. Défense expresse à tous d'y toucher auparavant. Ceux qui auraient l'imprudence de ne pas se soumettre à cette injonction, s'exposeraient au châtiment infligé aux jeunes

gens qui mangent le poisson réservé aux vieillards.

Ce ne sont pas seulement des nids que bâtissent les poules, ce sont de véritables édifices. Leur hauteur ne s'élève pas à moins de deux ou trois mètres. Une vingtaine d'ouvriers sont occupés à cette construction. Les *troutrous* — nom donné à ces gallinacées — entassent sur le sol des feuilles et des broussailles en si grande quantité, que quinze ou vingt viennent en été y faire leur ponte. Si les naturels l'ont respectée, les poules y reviennent l'année suivante. Les œufs sont rouges, à peu près de la grosseur de nos œufs d'oie; chaque poule en pond de douze à quinze.

Ils n'ont point besoin d'incubation, la chaleur du nid suffit pour les faire éclore. Cette chaleur est telle, que si l'on vient à briser le nid, il s'en échappe une épaisse fumée, que produit vraisemblablement la fermentation des plantes dont il est formé.

La recherche des œufs de poule est confiée aux femmes. Pour les atteindre, il leur faut pénétrer dans l'énorme fouillis dont nous venons de parler; aussi quand elles en sortent, leur corps est-il couvert de plumes et d'un enduit d'une odeur peu agréable.

Il en est de la recherche des œufs de dindons à peu près comme de celle des œufs de poules. Toutefois, les *counetas* travaillent moins leur nid que ne le font les *troutrous*.

L'édifice destiné à recevoir les œufs est moins monumental, et on peut y arriver plus facilement. C'est au printemps, dans la saison des pluies, qu'a lieu la ponte.

Les kanguroos, que l'on ne trouve guère qu'en Australie, sont très-nombreux sur la terre d'Endéavour. Il y en a de plusieurs espèces, qui se distinguent les unes des autres par leur forme, leur grosseur, la nature et la couleur de leur pelage. Eux aussi sont fort agiles; ils font des bonds qui n'ont pas moins de sept à huit mètres. En les chassant avec sa flèche et son chien seulement, l'homme courrait donc grand risque de leur faire une guerre inoffensive. Aussi se sert-il plus du feu que de ses armes ordinaires.

Les kanguroos se tiennent ordinairement dans de hautes broussailles, réunis en petits troupeaux. Quand le chien a signalé leur présence, le chasseur met le feu dans tout le périmètre du terrain qu'ils occupent. Aussitôt qu'il sent la flamme, le kangaroo s'élance pour franchir la ceinture qui l'entoure; mais il ne peut pas y arriver sans se faire à la peau plus d'une brûlure. La sensation de la douleur l'emportant sur le sentiment de la prudence, il s'arrête alors pour lécher les parties attaquées. Le chasseur en profite pour le percer de sa flèche. Combien, dans cette triste circonstance, de tendres mères, plus préoccupées des enfants qu'elles portent dans leur poche abdominale que d'elles-mêmes, ont trouvé la mort en leur prodiguant des soins!

Un autre quadrupède du même genre, bien moins fort que le kangaroo, la sarigue, dont la grosseur ne dépasse guère celle du chat, se trouve aussi en grand nombre dans ces contrées. Les sauvages lui font la chasse et la mangent avec plaisir; mais, de tous les animaux du pays, le kangaroo est celui dont la chair est la plus estimée. Les Européens qui en ont mangé trouvent qu'elle se rapproche de celle du cerf.

Narcisse Pelletier ne chassait point. La tribu à laquelle il appartenait s'occupait uniquement de la pêche. Pour la faire, les sauvages n'ont aucun des nombreux engins dont nous nous servons. Point de filets, point de lignes, point de nasse, point d'appâts pour attirer les poissons. Ils n'ont recours qu'à leur arme ordinaire, la flèche, dont, cette fois, le dard est composé de trois ou quatre branches s'écartant entre elles et se terminant par des pointes aiguës et des crochets tels qu'on peut le voir sur la planche jointe à l'appendice.

Parmi les nombreux poissons qui fréquentent la côte, il s'en trouve trois: le mullet, la lubine et la raie bouclée, dont Pelletier avait fait la connaissance avant de quitter le port de Saint-Gilles.

Pour faire la pêche, les sauvages montent dans des pirogues. Ils sont ordinairement au nombre de trois. L'un se tient à la poupe, l'autre à la proue, le troisième entre les deux. Quand le poisson est à sa proximité, le pêcheur ne lance pas toujours

sa flèche; il le darde en la tenant à la main. Le partage s'en fait suivant la place que chacun occupe dans la pirogue. Celui qui est en avant a la partie supérieure; celui qui vient après, la partie moyenne, et le dernier, la partie caudale.

La pêche au cachalot donne plus de peine et demande plus de soins. La flèche dont on se sert en pareil cas se termine par un croc en fer pointu qui s'emmanche à son extrémité. A ce croc est attachée une corde faite avec des lianes. Lorsque le cachalot est harponné, on retire le bois, en lui imprimant un mouvement de rotation, puis on suit le poisson en tenant la corde. Quand on est arrivé à le toucher, on lui attache la queue pour en paralyser les mouvements, et on l'assomme en le frappant sur la tête avec des bâtons. Les cachalots que l'on trouve sur la côte de la terre d'Endéavour, sont bien moins gros que les énormes cétacés qui se rencontrent dans d'autres parages. Quant aux requins, qui hantent aussi ces rivages, on les laisse en paix, leur demandant d'accorder la même faveur aux baigneurs.

Nous parlions du partage du poisson; il ne se fait qu'après sa cuisson. Pelletier et Sassy n'oublieraient point leur famille, ils lui réservaient toujours une grosse part.

Les pêcheurs les moins heureux, ceux qui n'ont fait qu'une provision incomplète de poisson, en demandent souvent à ceux que le sort a

le plus favorisés. En cas de refus, on se dispute, on se querelle, quelquefois on en vient aux mains.

La mer n'offre pas seulement des poissons aux pêcheurs, on y trouve de nombreux coquillages, des huîtres, d'énormes et succulentes langoustes, des crevettes, mais en petite quantité. C'est quand la mer est basse qu'on en fait la pêche dans les anfractuosités des rochers.

Les grosses tortues marines ne se rencontrent guère que sur les îlots ou dans leur voisinage. Elles offrent une ressource alimentaire considérable, puisqu'il s'en trouve qui pèsent jusqu'à deux cents livres, et que leur fécondité est très-grande. Elles ne pondent pas en effet moins de cent œufs. L'enveloppe de ces œufs est molle, leur grosseur dépasse celle des œufs de poule. Ils sont très-agréables au goût, et constituent un mets des plus délicats.

Quelques jours avant la ponte, qui a lieu ordinairement vers le printemps, la tortue semble n'avoir plus la liberté de ses mouvements. Souvent alors elle est accompagnée de plusieurs mâles qui tour à tour la soutiennent à la surface de l'eau; dans ce moment, plus qu'en tout autre, elle est facile à atteindre. Le pêcheur, muni d'une perche dont la pointe est en fer, l'attaque et finit par l'embrocher. Quand il la rencontre à terre, il commence par la renverser sur le dos, moins pour arrêter sa marche, qui est très-lente, que pour diriger ses coups sur la partie

ventrale, dont la résistance est moindre que celle de la carapace.

On compte cinq espèces de tortues, sur la côte d'Endéavour : la plus grosse, celle dont nous venons de parler, porte le nom de *occapaux*; les autres se nomment *troucoullous*, *kakarrè*, *paillul*, *cerre*.

Quand la mer est belle, on pêche un jour et l'on consacre le lendemain au repos, à la réparation des pirogues, à la confection de nouvelles flèches. Quand il fait mauvais, on en est réduit aux aliments que donne la terre.

La pêche ne se fait pas seulement le jour, elle se fait aussi quelquefois la nuit, à la clarté de la lune et des étoiles; elle n'est pas toujours sans danger. Un soir que Pelletier et Sassy se livraient à cet exercice, et qu'ils avaient pris une très-grosse tortue, l'orage éclata sur leur tête. Pour atteindre plus vite la côte qu'ils avaient perdue de vue, ils voulurent alléger la pirogue de son poids, et, pour cela, attachèrent la tortue en dehors. Ce mouvement, ou une autre cause, fit pencher outre mesure la pirogue, qui se renversa. Les deux pêcheurs furent assez heureux pour en détacher les balanciers avec lesquels ils se soutinrent sur l'eau. Après de longues heures, le temps étant venu à s'éclaircir, ils aperçurent la côte et finirent par gagner le rivage. Quand ils y arrivèrent, l'alarme était vive dans toute la tribu. C'était une nuit de fête, et leur absence, la crainte que l'on avait de ne

plus les revoir, avaient changé les chants et les ris en larmes et en sanglots. Deux de leurs camarades les cherchaient, une torche à la main, pensant qu'ils ne trouveraient que leurs cadavres, quand enfin ils les virent arriver sains et saufs. On pense avec quelle joie ils furent accueillis, et avec quels accents de plaisir la fête fut reprise. Jamais danse ne fut plus animée, jamais visages ne passèrent plus vite de l'expression d'une tristesse profonde à celle d'un plus grand bonheur.

Trois jours après, les vents étant venus à souffler du côté de la terre, la pirogue arriva à la côte sans avoir éprouvé trop d'avaries.

La pêche est réservée aux hommes seulement, les femmes ne s'y livrent jamais. Autrefois, elles en allaient chercher le produit; mais, depuis une aventure qui jeta une grande alarme dans la peuplade, elles ne s'y risquent plus. Un jour que la pêche avait été abondante, et que les maris étaient revenus à terre, laissant à leurs femmes le soin de rapporter les poissons qu'ils avaient pris, elles s'embarquèrent, au nombre de dix, sur une pirogue, et abordèrent l'îlot où ils les avaient laissés. A peine y avaient-elles mis le pied, qu'elles aperçurent un navire anglais qui se dirigeait de leur côté. Fort effrayées à cette vue, et n'ayant pas le temps de regagner leur pirogue, elles s'enfuirent précipitamment et se cachèrent dans les bois dont l'îlot est couvert. Les Anglais l'abordèrent aussitôt. Rien de

ce qui venait de se passer n'avait échappé à l'œil des sauvages; aussi leur effroi était-il extrême : ils étaient persuadés que leurs femmes allaient leur être enlevées et qu'ils ne les reverraient jamais. La nuit venue, ils se rendirent à l'ilot en prenant les plus grandes précautions. Quelle ne fut pas leur surprise et leur joie en retrouvant ces chères épouses ! Ils se consolèrent bien vite de la perte de leurs pirogues et de celle des poissons dont les Anglais s'étaient emparés.

La chasse et la pêche ne seraient que d'un médiocre intérêt pour les sauvages, si elles ne leur procuraient pas le plaisir le plus vif qu'ils connaissent, non-seulement celui de satisfaire au besoin de la faim, mais encore de manger à outrance. — A quelle heure dois-je faire mes repas ? demandait un Athénien à Diogène. — Si tu es riche, mange quand tu le veux ; si tu es pauvre, mange quand tu le peux, — répondait le Cynique. Si Pelletier avait fait la même question à quelqu'un de sa tribu, le sauvage aurait ajouté : Mange tant que tu le peux. Bien que leur cuisine soit des plus élémentaires, bien que leurs dîners ne brillent pas à côté des menus du baron Brisse, je doute fort qu'en France il se trouve de pareils gourmands.

Quoiqu'ils n'aient aucun des ustensiles qui nous sont indispensables pour faire cuire nos aliments, à l'exception de quelques fruits, ils ne mangent rien à l'état de crudité. Ils ont trouvé le moyen de faire un fourneau économique d'une

telle simplicité que, lorsqu'ils en ont besoin, ils le confectionnent à l'instant même. Voici comment ils s'y prennent pour cela : après avoir creusé en terre un trou d'une certaine profondeur et l'avoir en partie rempli de tourbe, ils croisent au dessus quelques branches d'un bois peu combustible, offrant une résistance proportionnée au poids qu'ils vont y déposer. S'agit-il d'un oiseau ou d'un gibier à poil ? Après une opération préliminaire qui consiste à les plumer ou les écorcher et les vider, on les expose sur cette espèce de gril ; de même pour les poissons. Au dessus, on construit une sorte de toit en terre, auquel on pratique une ouverture faisant l'office de cheminée. Avant de prendre cette dernière disposition, le cuisinier a eu soin d'allumer son feu. Ce feu brûle lentement et sans jeter de flamme ; gibiers et poissons cuisent à la vapeur qui se dégage des tourbes.

Pour se procurer du feu, les sauvages se servent d'une allumette assez singulière. Ils prennent un morceau de bois blanc qui s'émiette au moindre contact. Avec un bâtonnet de bois très-dur terminé en pointe, ils le pénètrent en imprimant à cette vrille improvisée des mouvements de rotation rapide. Sous son action, le bois tombe en poussière, la fumée se développe et le feu ne tarde pas à se manifester.

J'ai dit tout à l'heure que les sauvages n'avaient aucun ustensile de cuisine, je me suis trompé : ils possèdent une coquille assez large

et assez profonde pour y faire cuire des poissons de grosseur moyenne.

Certains animaux exigent une attention toute particulière. Les crocodiles, par exemple, doivent être tout d'abord renversés sur le dos, et, dans cette position, être mis sur une braise ardente. Ce n'est qu'après les avoir brûlées, qu'on peut en détacher les écailles; cette opération préliminaire faite, ils sont soumis à la cuisson ordinaire.

Mais ce sont les grosses tortues, les *occapaux*, ce mets de prédilection des sauvages, qui demandent, pour être bien préparées, des soins exceptionnels.

Tout d'abord, il faut leur couper la tête, et extraire le tube digestif, en le tirant par sa partie supérieure. Par sa longueur et sa largeur, il offre des proportions considérables. Pour coaguler le sang, dont l'écoulement remplirait toute la place qu'occupait le canal alimentaire; on y introduit des cailloux brûlants, après quoi on partage le corps de la tortue en plusieurs morceaux que l'on fait cuire également sur des cailloux. Enfin, on enlève la carapace, en ayant bien soin de ne rien perdre de l'huile qui se trouve dessous. Cette huile est alors versée dans les intestins, où on la conserve quelques jours. Elle donne, quand on l'y mêle, un très-bon goût à une espèce de bouillie dont les sauvages font une grande consommation.

Cette bouillie est composée avec le fruit d'un

arbre qui croît sur les bords de la mer; il est de couleur blanche, de nature assez consistante, et contenu dans une gousse. Les sauvages l'écrasent, le délayent avec de l'eau, et exposent sur le sable aux rayons du soleil la pâte qu'ils en obtiennent. Cette pâte cuit sous l'action de la chaleur du ciel, sans avoir besoin de celle du feu.

Les sauvages ont deux raisons pour se gorger de la chair de tortue; d'abord, ils satisfont leur gourmandise; ensuite, la provision qu'ils s'en réserveraient ne les flatterait guère, elle serait bientôt gâtée par les mouches qui viendraient y déposer leurs œufs.

A leurs mets, dont la carte n'est pas bien étendue, ils ne mêlent jamais aucun condiment. Bien que, dans les anfractuosités des rochers, se trouve du sel en abondance, ils n'en font jamais usage. Un de leurs grands régals est le biscuit, qu'ils échangent quelquefois avec les Anglais contre des poissons ou des coquillages.

Le plus souvent, ils ne boivent que de l'eau pure, quelquefois de l'eau miellée; ils pourraient faire de cette dernière leur boisson ordinaire, les abeilles abondant dans leur pays.

Ils n'ont jamais goûté de vin, et cependant ils ont des vignes, mais le raisin en est si mauvais qu'ils ne le mangent même pas.

Les sauvages ne se réunissent point en famille pour faire leurs repas, et se livrer, *inter pocula et scyphos*, aux douceurs de la conversa-

tion. Ils mangent séparément, au lieu où ils se trouvent, dépeçant avec un couteau les animaux qu'ils ont fait cuire, les partageant entre ceux qui ont pris part à la chasse ou à la pêche, et n'ayant, pour en porter les morceaux à la bouche, d'autre instrument que la main. Avant de les mettre sur le feu, ils en donnent toujours à leurs vieux parents et souvent aux infirmes. Les femmes mangent les dernières, et s'il en reste, ce qui n'arrive pas toujours. Les pêcheurs et les chasseurs se font mutuellement des cadeaux et varient ainsi leurs substances alimentaires.

CHAPITRE X.

Industrie.

La nécessité est, dit-on, la mère de l'industrie. Or, comme le seul besoin impérieux qu'éprouvent les sauvages est celui de la faim, il ne faut pas s'étonner si les grandes industries des peuples civilisés leur sont complètement inconnues; si, une fois qu'ils ont été en possession des engins qui leur étaient indispensables pour se procurer une alimentation suffisante, ils se sont peu inquiétés du reste. Mais, comme toutes les industries se lient entre elles, qu'elles se font toutes de mutuels emprunts, qu'il est bien difficile que l'une vive sans le secours des autres, il a fallu, quand ils n'avaient à leur disposition que ce que leur offrait la nature, d'in-

croyables efforts pour arriver à la confection des instruments de pêche et de chasse.

Si, chez nous, on disait aux esprits les plus féconds en ressources : Voici la mer, et voici de grands arbres qui s'élèvent sur les côtes ; il faut, pour voguer à sa surface, faire, avec leur tronc, des embarcations, mais vous n'aurez pour cela aucun des instruments qu'on emploie sur les chantiers, il vous manquera même le premier des éléments qui entre dans leur composition, le fer, je doute fort que l'ouvrier le plus habile tentât d'en faire l'essai. Eh bien, des sauvages, qui n'ont pas la moindre idée des prodiges qui font notre admiration, qui n'ont suivi aucune école industrielle, pénétré dans aucun atelier ; des hommes dont l'esprit est grossier et inculte, vont accomplir une tâche devant laquelle reculeraient le génie moderne et l'esprit d'invention. Ils ont trouvé sur le rivage de larges coquilles, ils les ont dentelées avec des pierres fines et dures, les ont aiguisées par le frottement, en ont fait des scies et des lames. Avec ces instruments si primitifs, ils ont abattu des arbres de grosseur énorme, leur ont emprunté des madriers longs en moyenne de huit mètres, les ont creusés, ont écarté leurs parois pour donner une certaine largeur aux embarcations, les ont lancés à la mer et s'y sont installés, quelquefois au nombre de dix ou douze.

Quand, plus tard, le passage fréquent des Anglais apporta des épaves à la côte, et que des

barriques dont les cercles étaient en fer, leur arrivèrent, ils substituèrent aux coquilles les scies et les couteaux qu'ils parvinrent à en tirer. Bien que laissant encore beaucoup à désirer, ces nouveaux instruments eurent sur les premiers un immense avantage. Grâce à eux, la construction de la pirogue devint bien plus facile et demanda bien moins de temps. Au lieu de plusieurs mois qu'il fallait à deux hommes pour la rendre propre à prendre la mer, ce ne fut plus que l'affaire de quelques jours. L'arbre creusé, on fit autour un grand feu pour en rendre le bois plus dilatable, puis on écarta ses bords en interposant entre eux des pièces de bois très-résistantes. Ces opérations terminées, il ne resta plus qu'à munir la pirogue d'un balancier, sorte d'appareil large et flottant, solidement fixé à son bordage et aidant beaucoup à la soutenir sur l'eau. Il faut sept à huit hommes pour la mettre à la mer; les pêcheurs la font marcher avec des perches et des rames.

La fabrication des flèches est plus importante encore que celle des pirogues, puisque la flèche est le seul engin employé pour la pêche, et que sans lui la pirogue serait complètement inutile. Les sauvages en fabriquent de plusieurs sortes qui ne diffèrent pas beaucoup entre elles; les plus grandes ont la grosseur d'une bougie; leur longueur est d'environ 1^m85. Elles se composent, outre la pointe ou lance, de trois morceaux de bois ajoutés les uns aux autres. Celui auquel est

adapté le fer de lance, a environ 0^m20 de longueur; il est de bois léger et de plus petit calibre que le suivant, dans lequel il s'emmanche. Celui-ci a une longueur de 1^m30; il est de bois dur et lourd. A ce dernier s'en ajoute un troisième qui est de bois léger, et dont l'extrémité postérieure est percée d'un trou fait dans le sens de la longueur, qui est pour tout ce bois de 0^m35. C'est dans ce trou que pénètre une petite cheville ronde et terminée en pointe, dont la longueur n'est que de 0^m05. Cette cheville, fixée à angle aigu, sur une des extrémités de la partie appelée arc par les sauvages, est attachée à la flèche par des lanières qui l'empêchent de sortir de son trou. L'arc est formé d'une planchette de 4 ou 5 centimètres de largeur, sur 0^m70 de longueur; il est terminé à sa partie libre par un coquillage. L'arc n'est pas parallèle à la flèche; la partie où se trouve le coquillage en est un peu plus éloignée que celle où est la cheville; son plus grand écartement n'est guère que de 5 ou 6 centimètres.

La projection de la flèche se fait à l'aide des deux mains. La main gauche tient l'arc près du coquillage, pendant que la main droite soulève le trait, lui imprime un mouvement qui se communique à la cheville, changeant l'angle aigu qu'elle faisait avec le bois de cet arc, en angle obtus. Au moment du retrait de la main droite, la cheville, par un mouvement brusque, revient à son point de départ; la flèche s'échappe alors

et est lancée au loin. Les différentes pièces qui entrent dans la composition de la flèche, adhèrent ensemble au moyen d'une matière tellement agglutinative, qu'elle peut se briser, mais que les morceaux ne s'en décollent jamais.

Avant que la mer ne leur apportât des verres de bouteille et du fer, les sauvages se servaient, pour faire le dard, d'os d'autruches et de kangourous, qu'au moyen du frottement ils étaient parvenus à rendre très-piquants. Aujourd'hui, ces dards sont uniquement en verre ou en fer. Ils varient un peu dans la forme et la composition, de même que la flèche varie dans ses proportions, suivant l'usage auquel elle est destinée. Dans aucun cas, le dard n'est empoisonné.

Les pêcheurs fabriquent aussi des piques avec lesquelles ils embrochent les gros poissons. Elles ont quelque ressemblance avec celles que nous employons nous-mêmes. Au reste, la lithographie que nous mettons sous les yeux du lecteur, lithographie que nous devons à l'obligeance de M. C. Marionneau, fera mieux connaître les instruments de chasse, de pêche et de guerre que la description que nous pourrions continuer à en faire.

Il ne nous reste que bien peu de mots à dire de quelques autres industries, qui, dans l'existence des sauvages, sont d'une importance bien moindre. Signalons pourtant la fabrication des rasoirs, à l'aide de morceaux de verre, dont ils

font des lames acérées. Avec ces rasoirs, ils parviennent à se faire la barbe et à se couper les cheveux. Notons aussi les cordes faites en lianes, les paniers pour transporter les ignames, les berceaux pour les nouveaux-nés. C'est aux femmes que cette œuvre est dévolue. Il existe dans le pays un bois dont l'écorce est tellement douce que, lorsqu'elle l'ont déposée au fond des berceaux, leurs petits enfants peuvent y reposer comme sur la plume.

Voici un chapitre bien court, et cependant nous ne trouvons plus rien à y ajouter. Nous ne voyons pas chez ces peuplades une seule autre branche d'industrie qui nous apparaisse même à l'état embryonnaire, à moins qu'on ne veuille considérer comme telle, au point de vue de l'agriculture, le soin qu'ont les sauvages de brûler les bois où croissent les ignames, pour que les tubercules de ces plantes se développent sur une plus grande échelle, et que leur récolte soit plus abondante.

Ainsi le temps a passé sur ces peuples, sans changer leur nature, sans ajouter à leurs besoins, sans que leur esprit se soit agrandi, sans que le progrès ait fait un pas appréciable. En sera-t-il toujours ainsi? Non, certainement. La civilisation monte du midi de l'Australie vers le nord. Comme une haute marée, elle envahit d'abord les terres qui bordent les rivages. Avant qu'il soit bien longtemps, la barbarie en aura disparu. Mais comment s'accomplira ce grand

œuvre? Les sauvages l'accueilleront-ils comme un bienfait, ou le repousseront-ils comme un fléau? Le changement s'opérera-t-il dans les mœurs, les goûts et les croyances, par la contrainte ou la persuasion? Des voix saintes pénétreront-elles des âmes ignorantes et rebelles? Les douceurs du bien-être matériel et les jouissances du corps auront-elles assez d'attraits pour faire naître de nouveaux besoins chez des hommes qui ne connaissent que le plus grossier de tous? En jugeant des sauvages de la terre d'Endéavour par ce qui se passe ailleurs, on pourrait en douter, et cependant, s'ils avaient des guides et un outillage complet, que ne pourrait-on pas espérer de leur dextérité manuelle? Qu'on leur bâtit des maisons, que la charrue, en labourant la terre, leur donne des récoltes abondantes; quand ils sont si avides de biscuits, qu'on leur apprenne à faire du pain, que leurs prairies se couvrent de nos bestiaux; qu'on donne à leurs enfants le lait qui ne peut couler pendant cinq ans du sein de la mère que d'une manière insuffisante; qu'à force de bienfaits, on parvienne à dissiper leur défiance naturelle, et il nous semble bien difficile que le contact des hommes civilisés n'exerce pas une puissante attraction sur des natures plus grossières que méchantes.

Mais le premier élément de civilisation, celui sans lequel il n'y a point de société qui mérite ce nom, doit être cherché dans des sphères plus

élevées. Il faut songer à l'âme avant de s'occuper du corps, il faut lui inculquer de grandes et généreuses croyances. Mais comment entreprendre un pareil travail, quand ils n'en ont aucune? Comment cultiver une terre qui n'a jamais rien produit? Comment déposer la semence là où l'on n'a pas pu pénétrer encore?

La chose est peut-être moins difficile qu'on ne se l'imagine. Si les peuplades dont nous parlons, au lieu de l'absence de toute croyance, avaient des croyances fausses et fortement enracinées, il faudrait, pour les détruire, une première lutte, dont on ne sortirait victorieux qu'après de grands efforts. Ici, au contraire, il ne s'agit pas de détruire, mais d'édifier seulement; et, puisque nous parlions tout à l'heure de champs incultes, nous dirons qu'il est bien plus facile de labourer un sol nu que de défricher une terre où les ronces ont poussé de profondes racines. L'avenir donnera la solution du problème. Plaise à Dieu qu'un jour on trouve, côte à côte et se donnant la main, le peuple civilisateur et le peuple civilisé; le premier ouvrant au second une ère nouvelle et tous deux cimentant une alliance sincère, plutôt que de voir les tribus abandonner leur territoire à l'approche de l'ennemi victorieux, et s'enfuir à l'intérieur, emportant avec elles l'ignorance et la barbarie!

CHAPITRE XI.

Retour de Pelletier en France.

Il y avait dix-sept ans que Pelletier habitait avec les sauvages; il avait pris toutes les habitudes de sa tribu, et s'y était tout à fait nationalisé. Ce n'était plus un Français, c'était un Australien.

Dans la crainte qu'il ne cherchât à leur échapper, les indigènes avaient longtemps pris soin de le tenir à l'écart, quand ils se mettaient en relations avec les blancs. Une seule fois il avait vu des hommes de sa couleur, qui, ayant abordé la terre, faisaient des cadeaux aux noirs en échange de ceux qu'ils en recevaient. Vainement avait-il voulu s'approcher d'eux; on l'en avait tenu éloigné. Quand, pendant le calme, ses frères de la tribu apercevaient une voile étrangère, ils se dirigeaient vers elle toujours dans le même but, mais alors Pelletier restait à terre.

Pourtant, avec le temps, les défiances avaient disparu, et les sauvages ne craignaient pas plus de voir Pelletier leur échapper qu'il n'y songeait lui-même.

On était dans ces dispositions de mutuelle confiance, quand, le 11 avril 1875, un bâtiment anglais, le *John Bell*, vint mouiller en vue de la terre. *Maademan*, Pelletier et quel-

ques autres hommes de sa tribu se trouvaient sur l'îlot dans les bois duquel les femmes s'étaient cachées, lors de la descente qui les avait si fort effrayées. La chaloupe du *John Bell* se dirigea de leur côté. Pour qu'ils fussent bien accueillis, le capitaine du navire avait eu soin de mettre à son bord des nègres seulement, son équipage étant composé en partie d'hommes appartenant à cette race.

Quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils aperçurent un blanc en compagnie des noirs ! Après avoir fait au père de Pelletier de riches cadeaux, après lui avoir donné du tabac, dont les hommes de sa tribu sont devenus fort avides, des pipes, des biscuits, un couteau et un collier, ils revinrent à leur navire, et firent part au capitaine de l'étrange rencontre qu'ils venaient de faire.

Le capitaine alors leur donna ordre de retourner au lieu d'où ils arrivaient, de faire miroiter aux yeux des sauvages les objets les plus éblouissants qu'ils eussent jamais vus, de les offrir à Pelletier, s'il voulait venir les chercher, et, une fois qu'il aurait mis le pied à bord, de le faire prisonnier et de l'amener.

Ce projet fut exécuté comme il avait été conçu. A la vue des merveilles étalées à ses yeux, de l'offre qui en était faite à Pelletier, et des signes d'amitié qui lui étaient prodigués, son père n'y tint pas : il lui dit qu'il fallait tout faire pour avoir de si beaux cadeaux, lui recommandant

de se jeter à la nage aussitôt qu'il les aurait reçus, dans le cas où l'on voudrait le retenir, et de lui en rapporter ce qu'il pourrait.

C'était tout au plus si Pelletier s'y fiait; il n'avait qu'une médiocre confiance dans des dispositions qui n'étaient peut-être pas aussi bienveillantes qu'elles le paraissaient, et se demandait si toutes ces manifestations amicales n'étaient point un masque dont des noirs, appartenant à une peuplade d'anthropophages, se servaient pour l'attirer dans un piège et s'emparer de sa personne. Dans l'appréhension du triste sort qui lui était peut-être réservé, il hésitait, mais, devant l'injonction de *Maademan*, il dut obéir.

A peine avait-il mis le pied à bord que ses terreurs redoublèrent: il lui fut signifié, le revolver à la main, de ne pas bouger, et la chaloupe se dirigea vers le *John Bell*, qui était resté au mouillage.

Avant qu'il y fût arrivé, les hommes de l'équipage lui donnèrent des vêtements et l'aidèrent à s'habiller. Il y avait si longtemps qu'il en avait perdu l'habitude, qu'une fois vêtu, il se trouva très-gêné dans ses mouvements. Cependant on abordait le *John Bell*. Là, Pelletier, se voyant en compagnie de blancs, commença à se rassurer. Le capitaine eut pour lui les plus grandes attentions, et il ne tarda pas à comprendre qu'au lieu de la mort qu'il redoutait, c'était la liberté qui lui était rendue. Mais il lui était impossible de

se faire comprendre : personne à bord ne parlait français, et d'ailleurs il avait totalement oublié la langue maternelle. On ignorait donc complètement à quelle nation il appartenait, quand le mot *Frenchman*, prononcé comme une interrogation, lui revint à la mémoire, et qu'en en comprenant le sens, il fit de la tête un geste affirmatif.

Le *John Bell* faisait voile pour Somerset. Pendant la traversée, Pelletier prit une plume, et, en traçant presque au hasard des caractères sur le papier, parvint à se rappeler quelques mots de sa langue. Les premières lignes qu'il écrivit furent absolument incompréhensibles, et, quoique une fois arrivé à Somerset, les conversations qu'il eut avec des Français eussent réveillé chez lui le souvenir des mots qu'il avait oubliés, la lettre qu'il adressa à ses parents, le 13 mai 1875, n'est pas un modèle de style, d'orthographe ni de calligraphie. Nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt d'en reproduire le *fac simile*, en faisant remarquer que l'en-tête : *Somerset, cap York*, et la date, *13 mars 1875*, où le mot *mars* doit être remplacé par le mot *mai*, ne sont pas de son écriture. (Voir l'appendice.)

De Somerset, le *John Bell* partit pour Sidney, toucha Brisbade en passant, et arriva au lieu de sa destination le 25 mai. Sidney appartient à l'Angleterre, mais cette grande ville est peuplée de citoyens venus de toutes les parties du monde. Pelletier y trouva beaucoup de Français, devint

l'objet de la curiosité générale, fut parfaitement accueilli par notre consul, qui fit faire sa photographie. Il y resta trente-huit jours, pendant lesquels les fréquents rapports qu'il eut avec des compatriotes, lui rendirent entièrement la mémoire de sa langue; on en jugera par l'extrait d'une seconde lettre que Pelletier écrivait à ses parents le 6 juillet dernier. (Appendice.)

Tout incorrecte que soit cette lettre, on voit combien, en moins de deux mois, Pelletier avait fait de progrès.

Enfin, au mois d'octobre, quelques jours avant de partir de Nouméa pour la France, il leur en écrivait une troisième, où s'accroissent de plus en plus les progrès constatés dans la deuxième. (Appendice.)

Marchand, dont parle Pelletier, était un jeune soldat de Saint-Gilles, qui faisait son temps de service à Nouméa. La rencontre, si loin de son pays, d'un concitoyen, lui avait été bien agréable. Elle lui avait rappelé tous les souvenirs de sa première enfance. Désormais il n'aura plus qu'une pensée : revoir, le plus tôt qu'il le pourra, les auteurs de ses jours, sur l'existence desquels il avait été longtemps plein d'une cruelle anxiété, et que Marchand lui avait dit être bien portants au moment de son départ de la France.

Pendant que sa pensée traversait le long espace qui le séparait de son pays natal, son père et sa mère n'étaient pas moins impatients de re-

voir le fils qu'ils avaient pleuré tant d'années. Sa première lettre, du 13 mai, ne leur était parvenue que le 21 juillet, et ils croyaient tellement à sa mort, qu'ils s'étaient demandé si elle émanait bien de leur enfant ; si quelqu'un ne s'était point fait un horrible plaisir de se jouer de leur douleur. Cette cruelle incertitude ne dura pas plus de vingt-quatre heures. Le lendemain, la bonne nouvelle était confirmée d'une manière officielle. Les époux Pelletier recevaient le *Bulletin français*, qui donnait un extrait du journal anglais le *Times*, où se trouvait racontée l'histoire de Narcisse Pelletier et celle de sa délivrance. Ce fut seulement alors que sa mère quitta la robe de deuil qu'elle portait depuis dix-sept ans, et que son cœur si longtemps en proie à la tristesse fut inondé de joie.

Narcisse Pelletier partit de Nouméa le 7 août, sur le *Jura*, où se trouvait aussi son camarade Marchand ; il arriva à Toulon le 13 décembre. Un de ses frères vint l'y trouver. De Toulon il se rendit à Paris, où l'appelaient des personnes qui s'étaient vivement intéressées à lui. Il en reçut le meilleur accueil, et revint, avec l'espérance qui se réalisera bientôt, d'obtenir du gouvernement une position lui offrant des ressources d'existence suffisantes pour le présent, et des garanties pour l'avenir.

Le 2 janvier, il faisait à Saint-Gilles une entrée triomphale. Toute la population s'était portée à sa rencontre, et les amis de son enfance

l'étonnaient dans leurs embrassements. Nous renonçons à décrire les scènes d'attendrissement qui remuèrent profondément tous les cœurs, lorsqu'il se jeta entre les bras de ses parents : nulle expression ne pourrait les rendre. En face de leur modeste demeure, un feu de joie attendait le nouvel arrivant, et, quand il vint l'allumer, de longs cris de : Vive Pelletier ! se firent entendre. La maison de son père fut trop petite pour recevoir tous ceux qui voulaient l'envahir, et, dans la crainte d'accidents, il fut obligé, à son grand regret, d'en fermer les portes.

Le lendemain, une messe solennelle en action de grâces de cet heureux événement était célébrée dans l'église de Saint-Gilles qu'emplissait la foule; le prêtre qui la célébrait prononçait des paroles émues, et sa main qui, trente-deux ans auparavant, avait, à pareil jour, versé sur le front de Narcisse Pelletier l'eau du baptême, appelait sur sa tête la bénédiction céleste.

APPENDICE

OBSERVATIONS MUSICALES

SUR LES CHANTS DE NARCISSE PELLETIER

Nous avons été prié de noter quelques-uns des chants du pays sauvage où Pelletier a vécu si longtemps, et d'y ajouter les réflexions que cette sorte de musique pouvait nous suggérer.

Ces airs ou ces chants — est-ce bien là le nom ambitieux qui leur convient ? — n'ont pas été faciles à recueillir, car Pelletier, ne possédant aucune connaissance musicale, variait à chaque reprise ses formules, à tel point qu'elles devenaient d'un choix fort embarrassant. Sa voix, quoique assez juste, n'avait rien de fixe ; par suite, la version s'égarait et se présentait constamment différente. Le rythme, cet élément pourtant naturel, constitutif, prédominant dans toute musique rudimentaire, était lui-même le plus souvent difficile à démêler par son manque de franchise.

Il n'en pouvait pas être autrement, aucun Conservatoire, nulle école de Solfège n'existant, bien entendu, aux parages lointains d'où le jeune et intéressant marin est revenu si heureusement.

C'est ainsi que tout contrôle sérieux, tout guide sûr, nous ont fait défaut.

Néanmoins, telle que nous la présentons, — avec minutie et la plus grande conscience, — nous croyons notre transcription aussi exacte et conforme que possible à ce que Pelletier nous a fait entendre.

Nous avons dû chercher et adopter la version qui était la plus familière au chanteur.

Nous certifions donc cette reproduction fidèle, ainsi que

pourra, du reste, s'en assurer tout musicien qui viendrait à connaître Pelletier.

Ce résultat acquis, nous ne nous sommes pas contenté de la seule ligne vocale, — nous n'osons dire mélodique, — et afin de donner plus de caractère, de variété, de relief à ces airs uniformes et primitifs, nous avons été entraîné à les harmoniser de la plus simple façon, c'est-à-dire dans le style plagal, qui, étant celui de la musique à son enfance et s'éloignant le plus de notre tonalité moderne, devait le mieux convenir au cas présent.

Une telle donnée ne comportait, sans doute, aucun accompagnement. Mais si ce travail n'avait pas trop sa raison d'être, il n'en présentait pas moins de nombreux obstacles.

Nous nous sommes efforcé de les surmonter, car, selon nous, il était fort nécessaire de répandre un peu d'intérêt sur ces chants isolément informes, sans caractère bien tranché, et n'ayant pas plus de modalité que de carrure.

Nous avons donc tenu à leur adjoindre une partie accompagnante. Le choix des seuls accords consonnants nous a paru mieux répondre à nos idées plus ou moins justes sur la musique des premiers âges. Rationnellement, cette musique a dû être sans accompagnement, et à mesure que la civilisation a pu agir sur cet art, sont venus, tout d'abord, les *duos*, ou harmonies à deux parties, puis le besoin pour l'oreille, plus exigeante, de combinaisons de plus en plus compliquées.

Nous espérons être parvenu à donner ainsi une forme variée à chacun de ces chants gauches, indéfinis, et que, sans un appui harmonique, notre ouïe perfectionnée n'eût pas acceptés aisément.

Grâce à cet accompagnement, nous avons pu profiter de toutes les occasions de *périodicité* qui s'offraient pour les accentuer davantage. La chose est donc devenue ainsi plus *régulière* et surtout plus *musicale*.

Nous ne nous sommes pas cru obligé de n'avoir recours qu'aux seuls accords de trois sons, *état direct*, lesquels amenaient une série monotone et trop lourde, et on trouvera quelques premiers renversements, qui, avec les *trissons* (ac-

cords de trois sons) à l'état fondamental et quelques petites *pédales*, — tout cela ne s'écartant pas du style adopté, — nous ont laissé un champ plus vaste.

Bien que le sentiment de la tonalité soit chose des plus inconnues au pays qu'a habité Pelletier, il nous a semblé préférable d'armer la clé d'un *bémol*, puisque, d'après notre appropriation scholastique, on est toujours ici en *fa majeur*, ou en *ré mineur* (sans note sensible : *ut dièse*). Puis cela évite la répétition si fréquente du *bémol* devant le *si*.

Quant aux mouvements indiqués, nous avons fait mieux que de les deviner, car ils sont l'expression de ce que nous avons entendu. En tout cas, ces mouvements sont en rapport rationnel avec la forme et la difficulté d'exécution relative de chacun des accompagnements.

Sans prétendre nous poser en pédagogue, et donner ici une leçon d'harmonie qui ne serait guère à sa place, disons, toutefois, à ceux de nos lecteurs qui, modérément édifiés, pourraient nous reprocher d'avoir écrit dans le N° 3, du second au troisième temps de la deuxième mesure, *deux quintes*, il est vrai, par mouvement *contraire*, disons qu'elles sont absolument admises dans ces conditions; de plus, ces quintes justes ne forment pas *séquence réelle*, la première finissant une période, et la seconde en commençant une autre. Les règles sévères du contrepoint ne condamnent que celles qui se trouvent dans les *parties extrêmes* et positivement *consécutives*.

Nous tenions à établir ces distinctions.

Les paroles, à l'exception de celles du *Hiento para gallinand*, n'ont aucune signification pour Pelletier lui-même, et nous avons dû seulement en écrire les sons ou les syllabes avec une orthographe toute de fantaisie, ne se proposant que de donner le meilleur équivalent de la prononciation formulée. Ces paroles sont une tradition d'une autre peuplade, et il est singulier que Pelletier n'ait pas cherché à en connaître le sens. Cette particularité implique donc, pour les N°s 1, 3 et 4, une provenance encore moins circonstanciée et bien plus vague. Il n'en est pas ainsi du *Hiento*, qui, on le remarquera, a beaucoup plus de franchise mélodique et d'allure rhyth-

mique, ce qui prouverait que les compagnons de Pelletier sont meilleurs musiciens et compositeurs que leurs voisins. *Hiento* veut dire : morceaux de bois ; *para*, les blancs, et *gal-linand*, emporter. Les naturels avaient vu des Européens abattre des arbres et les embarquer. Ainsi, la circonstance très-fortuite d'un navire ayant fait relâche et une provision de bois sur ces plages étranges, était devenue un événement digne d'être célébré à jamais dans une mémorable chanson.

Ces quatre chants recueillis se ressemblent tous un peu ; mais il y en a deux qui se terminent exactement de la même manière, et, pour y apporter quelque variété, nous avons eu soin d'en changer l'harmonie finale.

Pelletier, peu communicatif, comme, du reste, tous ceux qui ont vécu longtemps dans la solitude ou avec des êtres à la conversation rare, nous a donné fort peu de détails sur ses refrains, et nous regrettons de ne pouvoir entrer dans des explications plus intéressantes à leur sujet.

Les N^{os} 1 et 3 sont des airs de danse.

Le *Hiento* (N^o 2) se chante la nuit.

La ponghé lapon (N^o 4) est une invocation à la lune.

Les naturels marquent le rythme alternativement dans les mains et sur les genoux. Ces airs et d'autres se répètent ainsi un nombre indéterminé et considérable de fois pendant les longues heures de la nuit, pour se tenir éveillés et ne pas se laisser surprendre par les ennemis qui rôdent dans les environs.

Il nous reste à faire des réserves et à émettre des hypothèses sur l'authenticité et la réelle origine des chants de Pelletier.

Et d'abord, le concours bizarre de circonstances qui a conduit jusqu'à nous ces airs, si peu destinés à se voir harmonisés de la sorte, est bien fait pour nous étonner et nous rendre rêveur.

Nous eussions voulu trouver des intonations moins arrêtées, moins conformes à notre système musical, plus fantasques, plus abruptes, en un mot, offrant plus d'indices de leur provenance exotique.

Or, ces airs ont plutôt un caractère liturgique ; ils rappellent le plain-chant d'église, et surtout les refrains bretons.

Pelletier est né à quelques pas de la Bretagne. A douze ans au moins, après avoir longtemps fréquenté l'école communale, il s'est embarqué mousse. Il avait entendu les hymnes sacrées de l'église de sa bourgade ; il avait assisté aux fêtes, aux assemblées, aux danses chantées de son pays. Dans les airs importés par lui, n'y a-t-il donc pas un souvenir d'enfance, quelques réminiscences de ces premières et ineffaçables impressions ?

Nos convictions et notre conscience de musicien nous obligent à exprimer ces doutes.

En effet, le chant des sauvages n'est, en général, autre chose qu'une espèce de murmure uniforme, sans intervalles bien appréciables, dans un rythme simple et entremêlé de cris gutturaux.

D'après cela, comment admettre la ~~musique~~ ^{physique} relativement tonale et mélodique de Pelletier comme étant bien celle de ce peuple barbare ? Et dans ce cas, puisque ces naturels ont des chants d'une franchise telle qu'ils peuvent se noter, comment ne possèdent-ils pas aussi quelque instrument pour produire des sons autres que ceux de la voix ou du bruit cadencé ? Pelletier, interrogé par nous à ce sujet, prétend qu'il n'en existait d'aucune sorte dans sa tribu, qu'il n'en avait jamais vu aucun, si ce n'est une épave en tôle apportée par la mer, et qui était devenue, par hasard, un instrument de percussion sur lequel on marquait la mesure à qui mieux mieux.

Il est certain que nous ferions entendre ces airs, sans aucune explication, que l'auditeur ne soupçonnerait guère leur provenance sauvage.

L'observateur érudit y distinguera surtout un chant, dans notre mode mineur, très-singulier à expliquer chez des naturels qui, ne devant pas avoir l'oreille fort délicate, montrent pourtant une prédilection marquée pour la tierce mineure caractéristique, ce qui indiquerait un degré de perception et de civilisation plus avancé.

Il doit y avoir sûrement des chants sauvages, qui ne pro-

cèdent que par demi-tons, et nous croyons même que la forme *chromatique* traduit mieux les murmures confus, les articulations vagues dont se compose spécialement la manifestation vocale chez les êtres inférieurs. Aussi est-il curieux que, dans les airs de Pelletier, il n'y ait pas un seul demi-ton. Aucun intervalle semblable ne s'est également présenté dans tout ce qu'il nous a chanté. Notre attention était éveillée à cet égard, et nous n'eussions pas laissé passer inaperçu l'intervalle de demi-ton, qui nous aurait assurément frappé. Cela donnerait pour cette musique, si toutefois nous pouvons l'appeler ainsi, et pour sa gamme, s'il en existe une, une échelle de sons ascendants ou descendants, tous invariablement composés des seuls tons entiers.

Cette observation ne viendrait-elle pas confirmer l'opinion que plus l'oreille se civilise, plus elle est portée à accepter, en musique, des intervalles réduits ? C'est ainsi que les anciens Grecs avaient, sans doute par suite d'une plus grande finesse d'ouïe, un système musical à subdivisions plus compliquées et à intervalles beaucoup plus petits que les nôtres.

En présence de l'allure trop franche des chansons ci-après, on conçoit donc que nous ayons été fort perplexe, tout déconcerté, et que nous nous soyons demandé si elles n'étaient pas plutôt le ressouvenir inconscient des airs du pays natal de Pelletier, ou des modes liturgiques de son église paroissiale, lesquels se seraient confondus plus tard pour lui avec le langage, les mots, les sortes de sons plus ou moins déterminés des sauvages parmi lesquels il a séjourné de nombreuses années.

Pour expliquer encore ces intonations précises, on pourrait également supposer qu'elles seraient dues à un être civilisé qui, jeté par un naufrage sur cette plage inconnue, y aurait répandu et laissé ces vestiges de musique européenne.

Encore une fois, nous devons à la sincérité et au respect de notre art les réserves et les aveux que nous venons d'exprimer.

Et puisqu'il est question de sauvages, qu'il nous soit permis de parler de ceux que nous avons vus nous-même, quand nous

étions tout enfant. C'était à la Nouvelle-Orléans, dans l'État de la Louisiane. Il y a bien longtemps de cela.

Nos souvenirs nous représentent les *Chactas* de la Louisiane taciturnes et graves. Leurs mœurs étaient adoucies par le voisinage de la ville, où ils venaient apporter le produit de leur chasse et la cueillette des fruits de leurs bois. C'est ainsi que nous les voyions souvent arriver chargés de gibier, (car ils sont chasseurs opiniâtres et adroits), d'immenses paniers de latanier remplis de belles mûres, de souliers de peau souple et jaune, ou *mocassins*, confectionnés avec un certain art, et qu'ils venaient vendre. Ils étaient suivis de leurs femmes, aux traits réguliers et enfantins, aux yeux grands et doux, aux petites dents blanches et bien rangées, ce qui donne beaucoup de grâce et d'agrément à leur physionomie éveillée par le vermillon dont elles se peignent les joues. Leurs pieds sont d'une petitesse extrême. Malgré le tatouage, leur type n'en est pas moins joli. Elles ont un certain air de décence. La poitrine et les bras sont chargés de colliers de perles en verroterie de toutes les couleurs. Ainsi, jusque dans les hautes herbes des *bayous*¹, jusqu'au milieu des grands bois solitaires, la coquetterie féminine revendique ses droits.

On appelle ces femmes sauvages des *Taïques*. Les hommes en font leurs esclaves, leurs bêtes de somme. Ce sont elles qui portent d'une main la marmite, de l'autre le fusil du mari, et, sur le dos, l'enfant dans le panier, ou dans la couverture de laine dont elles se drapent avec adresse, tandis que d'autres marmots trottent menu à leurs côtés, et que le mari marche seul devant, grave et fier dans sa liberté.

Les femmes *Chactas* sont petites et gracieuses, les hommes grands et bien faits. Leurs oreilles sont allongées par de gros ornements de métal.

Ces sauvages portent la chevelure lisse, longue, inculte (cela va sans dire) et tombante sur les épaules. Outre leur fusil, ils

¹ Endroits baignés par d'immenses étendues d'eaux dormantes, claires, profondes et bordées de cyprès, de lianes, de végétation touffue d'arbres séculaires, dans un paysage au caractère solennel et d'une tristesse saisissante.

se servent très-adroitement d'arcs et de flèches. Ils sont souples, agiles, sobres, patients à toute épreuve, et n'entrevoient rien au dessus de la liberté des bois mystérieux et profonds. Leur nature primitive est bonne, et, dès cette époque, on pouvait se hasarder chez eux sans crainte. Les Chactas disparaissent de plus en plus. Aujourd'hui, il paraît qu'ils arrivent à la Nouvelle-Orléans en pantalons modernes et coiffés de nos chapeaux de soie.

Plût à Dieu que Pelletier fût tombé dans leur tribu ! car, s'ils sont sérieux et avarés de paroles, à ce point qu'on les prendrait pour des personnages muets, ils sont, du moins, inoffensifs. Avec eux, sa situation eût été supportable, et sa captivité bien moins longue, à cause du voisinage d'une grande ville.

Par quelles épreuves a passé cet infortuné ! Que de fois il devait songer au foyer de sa famille, et se le représenter comme le paradis !

Il nous semble que ces souvenirs ne pouvaient être tellement éteints, car il avait, si nous ne nous trompons pas, lors de son abandon chez les naturels de l'Australie, de quatorze à quinze ans ; et, à cet âge-là, on se souvient complètement, surtout de sa mère, de ses jeunes sœurs, de ses petits frères, et ses pensers, ses regrets devaient souvent le conduire à Dieu. Plus il était malheureux, et plus il devait endormir sa douleur par les vagues souvenirs des chants du pays natal et de ceux de l'église de sa bourgade vendéenne.

Insistons donc sur notre conviction que c'est là sans doute, en partie, l'origine des phrases musicales, mélancoliques et empreintes d'un certain sentiment religieux, que Pelletier nous a fait connaître.

Le vrai sauvage ne chante jamais d'air aux intonations bien perceptibles et pouvant être facilement notées. Les sons monotones et gutturaux qu'il articule sont faits bien plutôt pour agacer que pour charmer l'oreille. Malgré son goût, parfois passionné, pour la musique, les résultats qu'il obtient n'ont absolument rien de satisfaisant. Il a beau souffler dans un coquillage, ou dans un roseau, mettre en vibration l'unique corde

de sa lyre, battre la peau tendue de son tambour, les bruits qu'il produit restent toujours discordants. Un mélange de gloussements et de jappements plus ou moins précipités forme plutôt sa musique, qui semble une imitation des sons familiers à son oreille.

Les Chactas de la Nouvelle-Orléans eux-mêmes, bien qu'en contact avec une civilisation dont ils devaient subir l'influence, ne chantaient rien de tonal, d'arrêté, quand, s'unissant par bandes, ils venaient à la ville célébrer leurs fêtes, et que, buvant force tafia, ils se livraient à leurs danses et à leurs chants.

Mais nous avons épuisé les conjectures sur la provenance réelle de l'espèce de musique importée par le jeune marin aventureux et si heureusement rapatrié.

Ces airs, avec leur seule ligne vocale, auraient peu de signification. Présentés avec cette partie accompagnante, ils acquièrent, croyons-nous, un certain caractère ; ils prennent une sorte de saveur lointaine, et, à ces différents titres, peut-être offriront-ils quelque intérêt aux lecteurs musiciens.

EDOUARD GARNIER.

TABLE

	PAGES.
INTRODUCTION	I
CHAPITRE Ier. — Première année de navigation de Narcisse Pelletier. — En 1858, il s'embarque sur le <i>Saint-Paul</i> pour un voyage de deux ans. — Arrivée à Bombay, à Hong-Kong. — Départ pour Sidney. — Naufrage sur l'île Rossel.....	1
CHAPITRE II. — Arrivée à Flatterie. — Pelletier abandonné sur cette terre. — Son désespoir. — Rencontre d'un naturel, qui l'adopte pour fils.....	17
CHAPITRE III. — Terre d'Endéavour. — Naturels du pays, leurs mœurs, leurs usages	31
CHAPITRE IV. — Expression de la pensée. — Langue et gestes. — Récit de Maademan	49
CHAPITRE V. — Croyances. — Superstitions. — Traitement des maladies.....	63
CHAPITRE VI. — Respect pour les morts. — Cérémonies funèbres	74
CHAPITRE VII. — Toiletttes et parures. — Assemblées, fêtes, danses et chants	79
CHAPITRE VIII. — Guerres des tribus. — Combats individuels. — Châtiments infligés aux coupables.....	87
CHAPITRE IX. — Chasse. — Pêche. — Art culinaire...	95
CHAPITRE X. — Industrie.....	111
CHAPITRE XI. — Retour de Pelletier en France.....	119

APPENDICE.

Observations musicales sur les chants de Narcisse Pelletier, par M. Édouard Garnier.	127
Musique. — Fac-simile. — Dessin d'armes.	

Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.

ERRATA

Page 1, l. 13, de *l'Introduction*, au lieu de autres prétentions, lisez : *autre prétention.*

Page 35, l. 14, au lieu de personne, lisez : *propre.*

68, 28, opposé, *contraire.*

81, 3, peuvent s'obtenir, *s'obtiennent.*

83, 7, don de plaire, *de grands agréments.*

101, 27, pour le percer, *et le perce.*

106, 21, laissant, *confiant.*

116, 8, elle, *elles.*

121, 9, des *les.*

Mon cher Père et Ma chère mère
Le 11 Juillet 1875

Mon cher Père et Ma chère mère
et mes frères, je vous écris une autre
fois. Je vous embrasse de tout mon
cœur. Si vous êtes vivants. Je suis arrivé
à nommer le consul de Sydney. Ma
mère. Je suis à bord du navire. Ma
de guerre. Je partirais dans un mois
à bord du navire. Je suis à bord du navire.
Il y a trois jours. Je suis à bord du navire.
Je suis toujours mal à la grande
Borde. Il y a bien longtemps que j'ai
mal, j'irais ut bien de la médecine
avec eux. il mon en donner. La
darmes. Mais, seulement je me
sente bien.

Je vous dit Bonjours
Marcie Pierre Pelletier

Somerset Cape York
13 May 1875

papa nanan gene seue pap nore ge se
sui vivan nareise getente obore du saint
paule de borden gaverfee mavorage
dans lux le roce du suovage de lile
les ginoi dans lile reter de Inoroire
tue tuoi ge suis venire dans un
petite batou dans ntre ille des soivage
Xgevis garcée de lau a boire le capitene
poretire dans le petite batou ge carece
de leau dans les boua ge ve rate dans
boia ge vais leure les soivage tuoi
vrai sur sa cote venire qui nave
Xrove le souvage donore a boire et
apange in apa tuie ge donne la
nait in apa donne du male ge suis
retait dans le bois bien lentain
ge tete percee nore gaverfee o
garant fant et garant boire gaverfee
becoup de male

III

Mon cher père et ma chère mère et mes chers frères
Je vous embrasse de tout mon cœur. Je suis arrivé de mes
Amurles, je me porte bien et tous hommes arrivés à
Sydney. Le 14 octobre je ne suis pas bien à bord.
Lors des maîtres, je mange avec les matelots à la ration.
Il n'est pas facile de moi. De la souffrance que j'ai
C'est de puis le temps que j'ai resté avec ces sauvages.
Mais je suis pas mal avec les matelots. il y a
Mais que nous étions partis de l'Amurle.

Marcie
Pelletier
Pierre Pelletier

Armes en bois.



N° 1.



2



3



4



5

Armes de pêche - N° 1 et N° 2

Armes de guerre N° 3 et N° 5



Echelle de 0, 08^e pour Mètre.

N^o 1. *Pastrepvite.*

CHANT

P

Pa-kié-ro a-ré Pa-kié-ro a-ré

PIANO

P

ia mé-vuais kia pour na-ré ia mé-vuais kia pour na-ré

f *P*

ia mon ka-a-ié ia mon ka-a-ié

f *P*

Nº 2. *Assez vite.*

CHANT *p*

Hien - lo galli - nand galli - nand Hien - lo galli -

PIANO *p*

= nand gal - li - nand Pa - ra gal - li - nand gal - li -

= nand Pa - ra gal - li - nand gal - li - nand .

N^o 3 *Lentement.*

CHANT *P*
Be - ba ia bo - ba Bo - ba ia bo -

PIANO *P*

= ba Tur - ba tur - ba tur - ba - veuloi turba tur -

P

p f
= ba turba veu - loi . Bo - ba ia bo - ba ,

P

N^o 4. *Modéré.*

CHANT *P*

La penghè la - pon La penghè la - pon

PIANO *P*

The first system of the musical score. The vocal part (CHANT) is on a single staff with a treble clef, key signature of one flat (B-flat), and a 4/4 time signature. It begins with a piano (P) dynamic. The lyrics are 'La penghè la - pon La penghè la - pon'. The piano accompaniment (PIANO) consists of two staves, treble and bass, also with a treble clef, key signature of one flat, and a 4/4 time signature. It begins with a piano (P) dynamic. The piano part features a steady eighth-note accompaniment in the right hand and a more active bass line in the left hand.

La-ni-mé-né La-ni-mé-né Côt chia-va tcher pou-lai Côt

The second system of the musical score. The vocal part continues with the lyrics 'La-ni-mé-né La-ni-mé-né Côt chia-va tcher pou-lai Côt'. The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern, featuring eighth notes and some triplet markings in the right hand.

Allargando

chia-va tcher pou-lai. La penghè la - pon.

Allargando

The third system of the musical score. The tempo marking 'Allargando' appears above the vocal staff. The vocal part concludes with the lyrics 'chia-va tcher pou-lai. La penghè la - pon.' The piano accompaniment also features the 'Allargando' marking. The system ends with a double bar line.

CHASSES ET VOYAGES

- DU COURRET**
Les Mystères du désert. Souvenirs de voyage en Asie et en Afrique. 2 vol. gr. in-18 Jésus, avec carte. . . 7 »
- C. D'AMEZUIL**
Les Chasseurs excentriques. 1 vol. gr. in-18 Jésus. . . 3 »
- LESTRELIN**
Les Paysans russes. Usages, mœurs, caractère, religion et superstition. 1 vol. gr. in-18 Jésus. . . 3 »
- M. DE FOSSEY**
Le Mexique, ancien et moderne. 1 vol. in-8. . . 5 »
- D. FÉRÉ**
Les Régions inconnues. Aventures de chasse et de pêche dans l'extrême Orient. 4 vol. gr. in-18 Jésus. 3 »
- B. H. RÉVOIL**
Souvenirs de chasse. 1 vol. gr. in-18 Jésus. . 3 »
- REMY**
Voyage au pays des Mormons. Relations, géographie, histoire naturelle, théologie, mœurs et coutumes. 2 vol. gr. in-8, gravures et carte 20 »
- UBICINI**
Les Serbes de Turquie. Études historiques et statistiques. 1 vol. gr. in-18 Jésus. . . 3 50
- COMTE RAOUL DU BISSON**
Les Femmes, les Esclaves et les Guerriers du Soudan. 1 vol. gr. in-18 Jésus. . . 3 50
- F. CHASSAING**
Mes Chasses aux Lions. 1 vol. gr. in-18 Jésus, illustré. . . 3 »
- VICOMTE LOUIS DE DAX**
Nouveaux souvenirs de chasse et de pêche dans le midi de la France. 1 vol. gr. in-18, illustré. 3 50
- CHARLES DIGUET**
Tractes d'un Chasseur. 1 vol. gr. in-18 Jésus. . . 3 »
- DEYEUX**
Le vieux Chasseur. Nouvelle édition, préface par Jules Janin 1 vol. in-32 orné de 56 gravures. . 1 »
- V^{te} DE LA NEUVILLE**
La Chasse au chien d'arrêt. 1^{re} édition illustrée, par F. Grenier, gr. in-18 Jésus. . . 3 50
- OL**
L'Orient gr. in-18
L'Égypte vol. 1
A travers in-18 Jésus
- Unaveni** 1 vol. gr.
Ensemble 1 vol.
Une excursion
De
Deux mo
Italie. 1
De
Souvenirs quelques
du
- Voyage** dans l'Afrique
Le Turkestan in-18 Jésus
- Le Mange** chasse dans
Jésus, illus
- Danube,** 1
gr. in-18
- La Grèce** gr. in-18
- LO**
Voyage au 1 vol. gr.
Voyage au gr. in-18,
Voyage au et à la Cité
- M^{me} J**
Trois mo
Brahmapou
de gravures
- JUL**
Trois ans
donc. 1
gravures. .
- A.**
Le Monde
logie passion
de figures.
Trinité. B
Beaux de la
gr. in